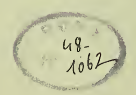
REVUE MÉDICALE ET LITTÉRAIRE

L'ORIENTATION MÉDICALE





ANNÉE 1945 - N° 1



SÉRÉNOL

DÉSÉQUILIBRE NEURO-VÉGÉTATIF

États anxieux. Émotivité. Dyspepsies nerveuses. Etc.

3 FORMES : LIQUIDE - COMPRIMÉS - SUPPOSITOIRES

I A 3 CUILLERÉES A CAFÉ, 2 A 5 COMPRIMÉS OU I A 3 SUPPOSITOIRES DANS LES 24 HEURES.

LABORATOIRES LOBICA, 25, RUE JASMIN, PARIS-16e

L'ORIENTATION MÉDICALE

RÉSERVÉ AU CORPS MÉDICAL

A NOS LECTEURS

L'ORIENTATION MEDICALE reparaît. Interdite pendant l'occupation, elle a pu seulement vous donner signe de vie en 1943 sous forme d'un cahier clandestin.

Malgré les difficultés de toutes sortes que représente à l'heure actuelle une publication de ce genre, nous avons tenu, en ce début de 1945, à ce qu'elle se rappelât à votre souvenir.

Vous la retrouvez dans la forme qui vous était familière dans ce numéro où nous avons réuni les noms d'écrivains illustres que vous aimez.

Dès que les circonstances le permettront — et nous espérons que ce sera bientôt — l'ORIENTATION MEDICALE reprendra sa périodicité régulière.

SOMMAIRE

Tous les articles et dessins parus dans l'**Orientation Médicale** sont inédits

PAGES MÉDICALES INÉDITES

PAGES LITTÉRAIRES INÉDITES

CORRESPONDANCE

LABORATOIRES LOBICA

25, RUE JASMIN, PARIS (16e) — TÉLÉPHONE : AUTEUIL 81-45

1945 — N° 1





La leucémie aiguë à monocytes

par MM. Ch. AUBERTIN et **L. LAEDERICH**

Professeur à la Faculté
Membre de l'Académie de Médecine

Médecin honoraire
des Hôpitaux



A leucémie aiguë à monocytes a fait l'objet de travaux multiples et souvent contradictoires, au point que certains auteurs ont même mis en doute son existence. Cette dernière opinion s'explique en partie par le fait que certains cas publiés comme leucémies aiguës monocytaires semblent être en réalité des leucémies à myéloblastes; que, dans d'autres cas, la réaction monocytaire est relativement faible et associée à une réaction soit myéloïde, soit lymphoïde, répondant ainsi en réalité à un type de « leucémie mixte »; que d'autres cas enfin semblent être des leucémies monocytaires chroniques terminées par un épisode aigu. C'est ainsi que, en dépouillant les 178 observations réunies dans la thèse récente d'Herbeuval (1943), nous estimons que 72 de ces observations doivent être certainement éliminées du cadre de cette affection, et que 15 autres sont fort douteuses, ce qui réduit considérablement le nombre des cas authentiques.

Mais, du fait que de nombreux cas ont été considérés à tort comme des leucémies aiguës à monocytes, il ne faut pas en conclure que celle-ci n'existe pas; nous en avons observé plusieurs cas dont trois récents qui nous permettent d'insister aujourd'hui sur deux points particuliers de cette affection; d'une part la morphologie des cellules leucémiques, qui s'écarte un peu de celle du « monoblaste »; d'autre part les constatations anatomiques qui éloignent cette affection des autres formes de leucémie et la rattachent nettement au groupe des réticuloses.

La leucémie aiguë monocytaire vraie, celle qui se traduit par une pullulation sanguine exclusive de monocytes, diffère peu, au point de vue clinique, des autres formes de leucémie aiguë; elle s'accompagne d'une fièvre parfois très élevée, parfois modérée, mais est très rarement apyrétique; l'angine est habituelle, mais revêt souvent les caractères d'une angine banale, alors que les formes ulcéreuses et gangréneuses sont rares; les ganglions cervicaux sont presque toujours augmentés de volume, même s'il n'y a pas d'angine; les autres ganglions périphériques sont généralement hypertrophiés et non douloureux, mais cette hypertrophie est modérée et parfois elle manque complètement; la rate n'est que modérément augmentée de volume, dépassant à peine le gril costal ou seulement décelable par la percussion; le foie, en règle générale, est soit normal, soit moins hypertrophié que la rate; mais, dans quelques cas à évolution rapide, il est au

contraire beaucoup plus augmenté de volume que la rate, et parfois il semble participer seul au processus hyperplasique, alors que la rate et les ganglions restent de volume presque normal; quant aux phénomènes hémorragiques, si fréquents dans toutes les leucémies aiguës, ils jouent ici un rôle très important et quelquefois prépondérant, en particulier dans le cas où manque l'hypertrophie spleno-ganglionnaire.

***

Au point de vue hématologique, nous trouvons ici, comme dans la leucémie aiguë classique, une chute globulaire extrêmement intense et rapide, amenant en quelques semaines ou même quelques jours le chiffre des hématies aux environs de un million, et cela même si les phénomènes hémorragiques sont peu marqués ou absents; cette anémie a souvent les caractères d'une anémie « arégénérative », comme si, dans les centres formateurs, les éléments érythropoïétiques étaient remplacés ou étouffés par les éléments blancs en prolifération.

Un fait particulier est que le chiffre leucocytaire n'est, le plus souvent, que modérément élevé : les chiffres de 15.000 à 30.000 sont les plus souvent rencontrés; les chiffres dépassant 100.000 sont fort rares. On trouve aussi, comme dans toutes les leucoses aiguës, des chiffres nettement inférieurs à la normale, soit à la fin de l'évolution de la maladie, soit même pendant toute sa durée.

Mais ce sont là des particularités qui n'ont rien de vraiment spécial à la leucémie aiguë monocytaire et ne permettent pas de faire soupçonner la nature cellulaire de la maladie.

C'est seulement la formule leucocytaire qui permet de faire le diagnostic. Dans les faits que nous avons observés, les cellules qui forment la majorité, — et qui dominent au point de représenter plus de 75 % des cellules blanches, — sont des monocytes indiscutables, mais qui ne sont ni des monocytes adultes, ni ce qu'on est convenu d'appeler couramment des monoblastes. Les monocytes adultes existent mais sont très rares (2 à 3 %); presque toutes les cellules sont de grands leucocytes d'aspect évidemment monocytaire, mais dont la taille est un peu supérieure à celle du monocyte adulte, allant de 15 à 20 µ; leur noyau est rarement échancré, quelquefois réniforme, mais beaucoup plus souvent arrondi ou ovalaire; il est de taille supérieure à celle du noyau du monocyte normal; il est assez clair et contient parfois un ou plusieurs nucléoles. Leur protoplasma est étendu, à limites nettes, parfois un peu irrégulières; il est très clair, nettement plus clair que celui du monocyte adulte et très souvent creusé de vacuoles assez larges; il contient souvent quelques grains azur, grains peu nombreux et d'assez grande taille, bien différents des petits grains azur du monocyte adulte. D'autres monocytes ont le même aspect général, mais n'en diffèrent que par la réaction tinctoriale de leur protoplasme qui est légèrement mais nettement basophile; toutefois cette basophilie n'atteint jamais le ton bleu outremer des leucoblastes et des myéloblastes; ces cellules sont en beaucoup moins grand nombre que les précédentes.

Quant aux véritables monoblastes, grandes cellules basophiles à gros noyau arrondi et constamment nucléolé, nous n'en avons trouvé, dans nos cas personnels, qu'une très faible proportion, de sorte qu'on ne saurait dire que la leucémie aiguë monocytaire est à proprement parler une leucémie à monoblastes, comme on serait tenté de le penser par analogie avec les autres leucémies aiguës et aussi d'après les descriptions de certains auteurs.

On peut trouver également sur les lames quelques rares leucoblastes et myélocytes; les lymphocytes et les polynucléaires sont diminués au prorata de l'invasion monocytaire. Enfin on peut trouver parfois une réaction érythroblastique surajoutée à la réaction monocytaire (jusqu'à 14 % dans un de nos cas), et non associée à une réaction myélocytaire.

Les plaquettes sont diminuées de nombre et les troubles de la coagulation sont toujours présents quand il y a des phénomènes hémorragiques; ils se rattachent surtout au syndrome hémogénique et la prolongation du temps de saignement est le stigmate dominant.

L'évolution hématologique est variable; dans quelques cas on assiste à l'évolution classique des leucémies aiguës, c'est-à-dire à l'augmentation progressive et rapide du chiffre leucocytaire; mais, plus souvent, le chiffre des globules blancs reste très modérément élevé et cela jusqu'à la mort, et parfois il tend à tomber au-dessous de la normale au fur et à mesure que la maladie évolue sans que diminue d'ailleurs la proportion des cellules anormales.

Etant donnés ces caractères hématologiques, — confirmés, en cas de leucopénie, par la ponction sternale qui montre, plus nettement que dans le sang, l'abondance des cellules anormales, — on conçoit que parfois le diagnostic doive être fait avec la leucémie lymphoïde subaiguë dont on peut toutefois la distinguer par une étude assez facile des mononucléaires; et avec la leucémie aiguë classique à leucoblastes dont les cellules n'ont pas l'aspect monocytaire.

Mais c'est surtout, étant donné le faible chiffre leucocytaire habituel, avec l'*angine à monocytes* (mononucléose infectieuse), que le diagnostic doit être fait, et en particulier au début de la maladie. Ce diagnostic peut être soupçonné par la clinique : les phénomènes hémorragiques, l'angine nécrotique, la fièvre élevée plaidant en faveur du diagnostic de leucémie aiguë. Il peut être presque affirmé par l'hématologie : dans l'angine à monocytes, malgré sa dénomination, les monocytes ne constituent pas l'unique forme anormale qui envahit le sang : il s'y joint des mononucléaires moyens du type lymphoïde, des lymphocytes authentiques, des plasmocytes, et très souvent les monocytes sont loin de constituer la majorité des mononucléaires; de plus, ces monocytes sont d'apparence sensiblement normale; enfin le taux des polynucléaires est beaucoup moins abaissé que dans la leucémie et surtout l'anémie est beaucoup moins marquée.

Mais il existe surtout un test sérologique qui permet de trancher le diagnostic : dans la leucémie aiguë monocytaire, malgré la pullulation énorme des monocytes, la réaction de Paul et Bunnell est toujours négative, ce qui nous a permis de faire un diagnostic précoce, avant toute étude de la morphologie sanguine, dans deux cas à faible leucocytose.

⁂

L'anatomie pathologique de la leucémie aiguë monocytaire révèle des lésions assez différentes de celles de la leucémie lymphoïde, dans laquelle il y a prolifération indéfinie du système folliculaire lymphoïde. Ici c'est une prolifération du tissu réticulo-endothélial de tout l'appareil hématopoïétique qui en est cause.

L'étude de la moelle osseuse, fort utile au point de vue du diagnostic, est relativement peu instructive car elle montre la prolifération des cellules identiques à celles du sang avec diminution corrélative des éléments myéloïdes rouges et blancs et des éléments lymphoïdes. L'étude de la rate est plus intéressante car elle révèle une véritable atrophie des follicules de Malpighi réduits parfois à une étroite couronne de lymphocytes entourant l'artère centrale. C'est la pulpe rouge qui est hyperplasiée et spécialement les cordons qui sont hypertrophiés au point d'aplatir et d'écraser les sinus : cette hypertrophie des cordons est constituée par une prolifération de grandes cellules arrondies ou ovalaires, à noyau clair rappelant les splénocytes au repos; les figures de macrophagie existent en effet mais peu nombreuses. En somme, c'est une réticulo-endothéliose de la pulpe ayant étouffé l'appareil lymphoïde malpigien. Mêmes lésions dans les ganglions.

Quant au foie, il est considérablement modifié par une infiltration massive de tissu réticulaire qui dilate les capillaires, comme on le voit dans la leucémie myéloïde; les cellules qui constituent cette infiltration sont identiques à celles de la pulpe splénique; il n'y a pas de cellules à aspect mégacaryocitaire ni à type syncitial. Cette infiltration considérable du foie qui écrase les travées hépatiques est-elle due à l'embolisation massive venue de la rate ou à une production autochtone du tissu réticulo-endothélial du foie? Nous penchons vers la seconde hypothèse, mais admettons que les deux processus peuvent être associés.

En résumé, nous pouvons conclure des faits anatomo-cliniques que nous avons observés que la leucémie aiguë monocytaire a une existence autonome; qu'elle est constituée par l'apparition dans le sang de monocytes jeunes, nettement atypiques, mais non de monoblastes vrais; et qu'elle a pour substration anatomique une réticulose généralisée à tout l'appareil hématopoïétique; elle n'est en somme que la forme leucémique de la réticulose aiguë maligne.

Ch. AUBERTIN et L. LAEDERICH.



La Penicilline, thérapeutique nouvelle des infections microbiennes

par F. NITTI
Chef de Service à l'Institut Pasteur



N dit parfois que dans le domaine biologique, la plupart des chemins sont déjà bien explorés et que souvent l'on est obligé de se cantonner dans une étroite spécialisation pour apporter une contribution utile et faire des constatations intéressantes. La vérité est pourtant autour de nous et souvent, la main presque forcée par le hasard, un savant découvre un fait expérimental, qui, bien interprété, lui ouvre des horizons nouveaux.

On parle beaucoup en ce moment de la Pénicilline. On sait que cette substance est élaborée par une moisissure et que les applications cliniques de ce nouveau médicament sont extrêmement importantes. Pourtant, la connaissance des facteurs d'inhibition antimicrobiens sont depuis longtemps connus. On a décrit en effet un certain nombre de substances élaborées par des moisissures ayant des propriétés antimicrobiennes absolument remarquables. D'autre part, la découverte de la gramicidine, élaborée par certaines bactéries du sol, avait donné de grands espoirs. Mais toutes ces substances étaient soit inactives « in vivo », soit trop toxiques pour les animaux.

C'est en 1929, au cours d'une contamination accidentelle, que Fleming a constaté qu'un Penicillium qui avait poussé sur la gélose d'une boîte de Petri, avait provoqué la disparition de toutes les colonies de Staphylocoques dorés, sur un large rayon. Fleming a isolé le Penicillium, l'a ensemencé dans du bouillon et a montré qu'après quelques jours cette moisissure produisait dans les milieux une substance fortement antimicrobienne « in vitro ». Il a poursuivi ses études et il a appelé la substance inconnue présente dans le milieu de culture, la Pénicilline.

Pendant une dizaine d'années, la Pénicilline n'a pas fait beaucoup parler d'elle et ce n'est que plus tard, vers 1939, que des chimistes, Florey, Abraham, Chain et leur école, se sont attaqués à l'étude de l'extraction de la Pénicilline. Ils ont accompli là un travail absolument remarquable. Ils ont pu extraire, des milieux de culture, de la Pénicilline extrêmement concentrée. A



Figure 1. — Dosage de la Pénicilline par la méthode HEATLEY.

Une boîte de gélose a été ensemencée avec des Staphylocoques dorés. Des petits tubes sont placés sur la surface de la gélose et remplis de Pénicilline à des concentrations différentes. L'auréole claire qui entoure les tubes est d'un diamètre proportionnel à la concentration de Pénicilline.

l'heure actuelle, on ne connaît pas encore parfaitement la structure chimique de la Pénicilline. On sait qu'il s'agit d'un acide bibasique extrêmement labile en milieu acide et alcalin. Ses sels de Sodium, de Calcium et de Baryum sont beaucoup plus stables et peuvent être gardés à l'état sec pendant plusieurs mois, de préférence à basse température, sans perdre leur activité.

La Pénicilline se présente sous la forme d'une poudre dont la couleur varie selon le degré de pureté, du jaune pâle au rouge brique. L'activité de la Pénicilline est exprimée en unités. L'unité la plus employée actuellement est l'unité Oxford. Elle a été établie en se basant sur l'activité antimicrobienne « in vitro » vis-à-vis du Staphylocoque doré et par comparaison avec un étalon arbitrairement choisi. En gros, l'unité Oxford correspond à la quantité minima de Pénicilline, qui, diluée dans 50 cc. de bouillon, empêche le développement d'une souche donnée.

Le mode d'action de la Pénicillline est encore à l'heure actuelle assez mal connu. Pour certains germes, tels que le Staphylocoque ou le Pneumocoque, par exemple, la Pénicilline exerce non seulement une action bactériostatique, mais également une action lytique des plus marquées. « In vitro », l'activité de la Pénicilline n'est pas entravée par la présence de sang, de peptone, de pus. La Pénicilline actuellement employée est de titre assez variable et son activité exprimée en unités Oxford varie entre 70 et 1650 unités par milligramme. « In vivo », la Pénicilline doit toujours être administrée par la voie parentérale, l'activité gastrique la détruisant très rapidement. On utilise généralement la voie intraveineuse, intramusculaire, sous-cutanée et même intrarachidienne. Les injections continues donnent également d'excellents résultats. La Pénicilline s'élimine en effet très rapidement et il est nécessaire de répéter les injections toutes les trois heures environ. La Pénicilline est en grande partie éliminée par le rein et se retrouve dans les urines, où elle peut être, à la rigueur, extraite afin d'être utilisée à nouveau.

Les doses de Pénicilline varient selon l'intensité et la nature de l'infection, de 100.000 à 3 millions d'unités.

Une des indications principales de la Pénicilline est certainement le traitement des infections Staphylococciques. Nous savons en effet que dans ces maladies, l'action des sulfamides est très inconstante et la Pénicilline semble combler cette lacune. Dans le syndrome septicémique, la dose totale est assez variable, de 200.000 à 500.000 unités. En pratique, on peut injecter toutes les trois heures par la voie sous-cutanée, nuit et jour, 10.000 unités de Pénicilline. Dans l'ostéomyélite, il faut utiliser également des doses très élevées. L'amélioration des signes locaux et généraux est assez rapide, les lésions osseuses se modifient et la radiographie montre une clarification du foyer qui semble d'un bon pronostic. Dans les Staphylococcies malignes de la face par exemple, on

PENICILLIUM NOTATUM WESTLING

(Souche Fleming)

Aspect du mycélium. Les gouttes parsemées sur la culture sont très riches en Pénicilline. (Photo M. Jantet.)

injecte dans la périphérie de la Pénicilline novocaïnée à 2 %, on pratique ensuite une infiltration au niveau même du foyer avec des doses ne dépassant souvent pas 20 à 50.000 unités. On a pu guérir ainsi des malades grièvement atteints.

D'autres infections pyogènes sont sensibles à la Pénicilline, notamment les Streptococcies et les Pneumococcies. Il ne faut utiliser dans ces cas la Pénicilline que lorsque l'action des sulfamides se montre insuffisante, ce qui est relativement rare. Une seule indication reste primordiale, c'est le grand syndrome septicémique devant lequel les sulfamides sont souvent inopérants. Dans l'endocardite lente, type Jaccoud-Ossler, la Pénicilline se montre malheureusement dénuée d'activité.

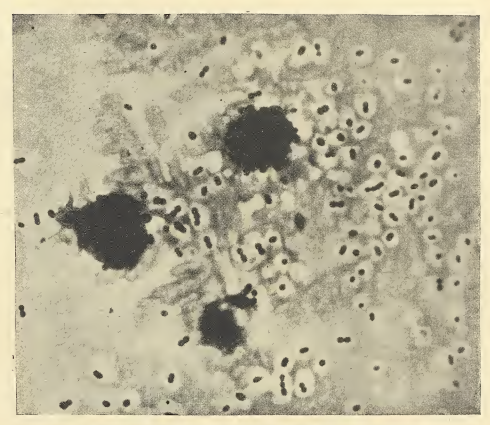


Figure 2. — Méningite à Pneumocoques, soignée par la Pénicilline.
(Avant l'administration de Pénicilline.)

Dans les infections gangréneuses, la Pénicilline semble avoir une assez grande activité. L'utilisation de ce médicament, dans les circonstances actuelles, est précieuse en chirurgie de guerre.

En vénéréologie, la Pénicilline a également de remarquables indications. A l'heure actuelle, les cas de blennorragie résistant aux sulfamides deviennent de plus en plus fréquents et la Pénicilline permet généralement de guérir rapidement ces malades. Les doses utilisées ne dépassent généralement pas 100.000 unités et le pourcentage de guérison atteint facilement 90.

La syphilis, enfin, peut être traitée par la Pénicilline. Il est nécessaire d'employer des doses extrêmement élevées atteignant 2.500.000 unités dans l'espace d'une semaine. La syphilis est sensible à la Pénicilline à tous ses stades, primaire, secondaire et tertiaire.

Il est difficile de se prononcer sur la valeur définitive de la Pénicilline dans la syphilis. Il faudra attendre de longues années et appliquer la méthode sur un très grand nombre de malades et ce n'est que l'épreuve du temps qui nous fixera sur ce sujet.

Les actinomycoses, enfin, semblent également sensibles à l'action de la Pénicilline. Si les faits se confirment, on réalisera ainsi un grand progrès, car nous connaissons tous l'évolution longue et désespérante de cette infection.

Nous voyons ainsi que la Pénicilline peut guérir un très grand nombre de maladies. D'autres échappent par contre complètement à son action. Ce sont, notamment, les infections provo-

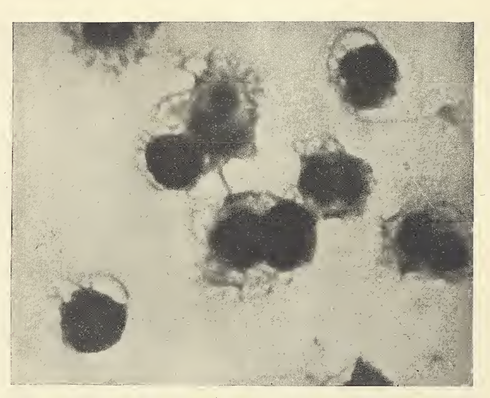


Figure 3. — 24 heures après l'administration de la Pénicilline par la voie rachidienne (liquide céphalo rachidien).

quées par les germes du groupe typhique, par le colibacille, le pneumobacille de Friedlander, le Proteus, le Pyocyanique et le Bacille de Pfeiffer. Il est évident que dans ces cas, il est inutile d'entreprendre un traitement par la Pénicilline.

En Angleterre et en Amérique on a monté d'immenses usines pour la production de la Pénicilline, qui est strictement réservée aux besoins de l'armée. Un effort analogue doit être entrepris en France et il est à souhaiter que dans un avenir prochain la production française soit en mesure d'assurer aux armées et à la population civile la fourniture de quantités appréciables de Pénicilline.

F. NITTI.

TRAITEMENT PHYSIOLOGIQUE DE LA CONSTIPATION

aucune accoutumance

1 à 6 comprimés par jour, aux repas ou au coucher ; commencer par 2 comprimés par jour ; augmenter ou diminuer suivant le résultat obtenu.

LABORATOIRES LOBICA, 25, RUE JASMIN. PARIS - 16e


DÉSÉQUILIBRE NEURO-VÉGÉTATIF
TROUBLES
SYMPATHIQUES ET
PARASYMPATHIQUES
SÉRENOL
LIQUIDE - COMPRIMÉS - SUPPOSITOIRES



Pages de Journal

par Maurice DONNAY
de l'Académie Française

On sait que depuis environ 1900, *M. Maurice Donnay écrit son journal. Le doyen de l'Académie Française a bien voulu nous ouvrir ses cahiers et nous permettre d'y choisir pour les lecteurs de* l'O. M. *ces pages toutes récentes où, d'une plume qui, sans grincer, sait être vengeresse, il oppose les deux Allemagnes : celle de Gœthe, celle de Hitler.*

Dimanche 3 décembre 1944



L pleut, il n'arrête pas de pleuvoir. La vieillesse, l'hiver, le froid noir de décembre condamnent le doyen à l'exil de la chambre. Que faire? Où aller? Le métro m'est défendu à cause des marches hostiles à mon cœur. La radio transmet tantôt *Werther* qu'on donne à l'Opéra-Comique. *Werther!* par des associations d'idées souples et rigoureuses, me voilà transporté à une époque facile, dans un Paris de plaisirs et d'illusions, au temps de ma seconde jeunesse, car on a plusieurs jeunesses, une troisième, une quatrième... Mais on n'a hélas! qu'une vieillesse. On y entre la tête la première et l'on en sort les pieds devant.

A partir de quatre-vingts ans, a dit un sage,
Notre âge est incertain, n'étant plus que les jours
Qui nous restent à vivre, avant le grand voyage
Et, souvent, ce n'est pas même l'année en cours!...

Werther! je me rappelle avoir assisté à l'une des premières représentations, dans l'hiver de 1893. Qui m'eût dit, ce soir-là, qu'un jour j'écouterais cette partition chez moi, confortablement assis dans un fauteuil qui ne serait pas d'orchestre, mais Louis XIV, et qui me viendrait de mes beaux-parents; que des ondes traversant l'espace et les murailles m'apporteraient à domicile la musique aisée et distinguée, les mélodies tour à tour sentimentales, mélancoliques ou déchirantes de Massenet? Les ondes hertziennes n'étaient pas encore nommées, donc elles n'existaient pas. Il en était de même pour beaucoup de phénomènes qui nous sont devenus familiers. Mais en 1893, on ne savait rien ou peu de choses. On n'était pas entré dans la composition intime de la matière; on était bien tranquille.

On était trop tranquille, on ne pensait point à la guerre. 1870, c'était loin : pensez donc, vingt-trois ans. Pendant quelques années, on avait dit : la guerre au printemps! avec un besoin

de fierté et un désir de revanche. Puis on l'avait dit avec un bon sourire, comme un slogan plaisant; puis on ne l'avait plus dit du tout. On était bien tranquille; on avait tort; il semble bien que l'humanité n'ait pas été créée pour vivre dans le calme, la douceur et la paix. Peut-être qu'une épreuve, un cataclysme comme celui que nous traversons et qui est la faillite d'une civilisation, un défi à l'intelligence, modifiera, améliorera les esprits et les cœurs. Peut-être est-ce véritablement la dernière guerre? On ose à peine l'espérer. Il faudrait que l'humanité se recréât elle-même; il y faudrait des milliers d'apôtres.

Mais tandis que je rêve ainsi, là-bas, sur la scène du théâtre de l'Opéra-Comique, Werther est entré en scène et il chante :

> Je ne sais si je rêve ou si je veille encore :
> Tout ce qui m'environne a l'air d'un paradis.

Et, par la pensée, me voilà transporté à Wetzlar, la petite ville où le jeune Gœthe a connu et aimé Charlotte Buff, Wetzlar que j'ai visité au printemps de 1905, avec mon cher et vieil ami Ferdinand Bac, au cours d'un voyage, ou plutôt d'un pèlerinage, qu'il faisait aux paysages de Gœthe et dans lequel je l'accompagnais. Bac s'était donné trois semaines, et ce n'était pas trop, pour apprendre du grand homme allemand le secret d'être olympien, pour l'apprendre sur place, dans les villes et les campagnes où il avait vécu.

C'est ainsi que dans les derniers jours de mai, nous étions à Wetzlar, petite ville qui n'avait pas dix mille habitants. Elle n'était pas devenue commerçante, industrielle, grosse ville, *grosse Stadt*, comme tant d'autres villes que nous avions visitées, elle ne s'était pas modernisée, mais elle était restée vieille, hanséatique et charmante. Et puis, pour nous, cette petite ville était une capitale sentimentale, à cause de l'amour de Wolfgang Gœthe pour Charlotte Buff, à cause du roman qu'à la suite de cet amour, roman qui devait avoir bientôt une renommée universelle, le poète, ayant lu d'autre part la *Nouvelle Héloïse*, avait écrit; à cause de l'amour du jeune secrétaire d'ambassade, Charles Guillaume Jérusalem pour la femme d'un conseiller et qui, voulant se tuer à la chute des feuilles, s'adressa au fiancé de Charlotte pour lui emprunter ses pistolets. Gœthe, qui n'avait pas du tout l'intention de se tuer après avoir quitté Charlotte, mais qui ne voulait pas une fin raisonnable et bourgeoise aux souffrances du jeune Werther, sauta si l'on peut dire, sur le suicide de Jérusalem pour l'appliquer à son héros et proposer à toutes les âmes passionnées une mort à laquelle il survécut longtemps.

Pour toutes ces raisons, nous nous promettions, Bac et moi, d'un séjour à Wetzlar de tendres émotions. Nous ne fûmes pas déçus. Nous étions arrivés dans la petite ville à sept heures du soir. Heure de l'Europe centrale : il faisait encore clair à la fin d'un beau jour. Après avoir déposé nos valises à l'hôtel et commandé notre dîner, nous avions voulu faire un tour en ville; nous étions entrés dans la vieille église gothique en pierres rouges où l'on chantait, ce soir-là, des cantiques à la Vierge. C'était le mois de Marie et l'église servait aux deux cultes, catholique et protestant, sans qu'il y eût jamais d'altercations ni de rixes entre les fidèles de chaque confession. Ah! si toutes les guerres pouvaient finir ainsi, guerres de magnificence et de conquêtes, guerres en dentelles ou en sabots, guerres civiles, guerres de religions, guerres d'idéologies! En sortant de l'église, nous nous étions mis en quête de la maison de Charlotte; elle était située dans une rue tout embaumée par l'odeur des lilas en fleurs. Rentrés à l'hôtel pour dîner, comme on nous servait un morceau de chevreuil avec de la confiture de groseilles, une phrase de Maurice Barrès me revint en mémoire : « Il se plut à glorifier l'âme allemande d'avoir compris qu'après le rôti toujours un peu gras, quelque chose d'acide convient et d'avoir remplacé notre salade nationale par d'excellentes confitures aigrelettes. » C'était d'ailleurs du Barrès première manière, du Barrès égotiste et dandy, quelques années avant le nationalisme et le culte de la terre et des morts. Je trouvais « amusantes » ces nourritures à quoi je n'étais pas habitué. D'ailleurs, j'étais décidé à tout admirer. J'ai pour principe que le voyageur doit savoir s'adapter et quand, dans une brasserie, je désirais que la blonde serveuse m'apportât un sandwich, c'est avec un contentement un peu puéril mais sincère que je demandais « un pain occupé ». Je ne savais pas encore à quel degré les Allemands avaient le sens de l'occupation!

Après le dîner, nous étions allés faire une promenade dans le haut de la ville, déjà à moitié endormie. Quelques fenêtres étaient éclairées, dans de jolies villas modernes ou dans de très

vieilles maisons à pignons. Dans une de ces maisons, un vieil homme jouait du violoncelle, une jeune fille, brune celle-là, l'accompagnait au piano. A chaque instant, nous nous attendions, derrière le mur d'un de ces jardins, à entendre une voix enamourée murmurer : « O Klopstock! » Et toujours l'odeur des lilas! Bac était dans le ravissement. C'était bien la vieille Allemagne qu'il était venu chercher, l'Allemagne de Gœthe et de ses contemporains, Schiller, Beethoven, Schubert, Hegel, Herder, l'Allemagne des poètes, des musiciens, des philosophes. Je partageais son ravissement.

Oh! que nous étions donc optimistes, naïfs et crédules, dans ces années 1905, tout prêts à comprendre, à admirer, à aimer, et toujours dupes de nos aspirations fraternelles. Nous n'étions pas cependant tout à fait dupes. Nous avions vu trop de statues, trop de monuments « colossaux » de Guillaume Ier, le grand empereur, le fondateur de l'unité allemande. Nous avions été reçus chez des Rhénans qui s'étaient montrés, sans efforts, hospitaliers et affables; mais, dans cette affabilité, il y avait comme un relent de victoire et d'annexion, et dans la cordialité, un chimiste dirait comme une trace de commisération supérieure. Et, toujours au bon moment, par exemple sur le quai, à l'instant de monter dans le train, le conseil charitable :

« Oh! surtout, que la France ne souhaite pas la guerre avec l'Allemagne... Vous n'êtes pas prêts : vous seriez écrasés! »

Tandis que de l'appareil de T.S.F. sortaient tour à tour, comme d'une mystérieuse boîte à musique, l'air du jardin, l'air des lettres, l'air des larmes, j'évoquais notre voyage à Wetzlar. Mais, pendant les entr'actes, je lisais dans les journaux de la semaine le récit des atrocités commises par les guerriers de l'Allemagne hitlérienne : massacres d'habitants sans armes dans les villages qu'ils avaient été obligés d'abandonner à la hâte; jeunes gens mutilés, défigurés avant d'être jetés à la fosse commune, incendies, brasiers dans lesquels avaient été brûlés vifs des vieillards, des femmes et des enfants, un bébé cloué tout nu comme sur une croix, sur les portes d'une église! Oh! non, je ne pensais plus aux souffrances du jeune Werther.

En revanche, par un contraste symbolique, par une association d'idées pathétiques, je pensais à ce qu'avait dû souffrir mon compagnon de voyage, mon cher et vieil ami Ferdinand Bac, réfugié depuis l'exode dans un humble village de l'Ariège, au pied des Pyrénées, et obligé, l'été dernier, en pleine nuit, de se sauver de sa maison en flammes, à demi vêtu et, à quatre-vingt-cinq ans, faisant à pied, sous une pluie battante, huit à dix kilomètres, avant de trouver un gîte. Châtiment, représailles, le village avait été incendié; mon ami avait tout perdu : ses manuscrits, ses dessins, tout son travail depuis quatre ans avait été brûlé, anéanti. Il avait tout perdu, sauf l'espérance et la foi. Il m'écrivait à ce sujet : « Je ne perds pas courage, j'ai même pu faire, pendant ces heures tragiques, des observations assez curieuses, la vraie Histoire n'est pas celle qu'écrivent les distingués chartistes : l'Histoire est une tragédie paradoxale. » C'est que Bac est un philosophe d'une sorte rare : il n'a point de haine, mais la résignation élevée des grands dédaigneux, et cette acceptation hautaine qui n'est que le mépris consolateur pour les caractères supérieurs.

En fin de journée, la radio transmettait le concert Lamoureux; j'ai entendu « la Pastorale ». C'était toujours la vieille Allemagne. Beethoven! nous avions visité sa maison à Bonn. « Quand j'ai connu l'Allemagne, j'ai crû entrer dans un temple », avait dit Renan avant 1870. La guerre franco-allemande l'avait bien désillusionné. Mais même après 1870, le célèbre philologue, l'illustre exégète, l'incomparable écrivain n'aurait pu imaginer qu'en moins d'un siècle tous les temples de la vieille Allemagne seraient devenus des casernes, des usines lourdes, ou des chambres de torture.

Maurice DONNAY.

N.D.L.R. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort de Maurice Donnay. Que la publication de ces pages, les dernières qu'il aura corrigées lui-même, soit l'hommage attristé de l'Orientation Médicale *à son illustre collaborateur, à ce grand écrivain!*

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

Plaidoyer pour Argan

par Robert KEMP



E regardais Raimu jouer *le Malade imaginaire*. Il tendait au clystère de M. Fleurant, posté en chien de fusil sur son lit — ce lit est une des attractions de la nouvelle mise en scène — un postérieur rebondi, capable de faire éclater ses chausses jaunes. Par-dessus le paravent — seconde attraction — qui dissimule la chaise-percée, il laissait, sur un visage basané et prospère, lire l'angoisse, et puis le soulagement. Son interprétation sans mystères composait un bourgeois cossu, charnu, aussi peu malade que possible. Un homme à lubies qui se payait des apothicaires comme un autre se fût offert, gourmand, des régals de gibier et de crustacés ou, voluptueux, de jeunes maîtresses. A n'en pas douter, Raimu a lu ce qui s'est écrit sur le personnage d'Argan, depuis une cinquantaine d'années. Il a laissé tomber toutes les subtilités, et il a suivi sa nature. Ces subtilités, cependant, ont rendu pathétique et haussé jusqu'aux grands chefs-d'œuvre une pièce qui, longtemps, passa pour une simple farce, animée, scatologique et rubiconde.

Pour quelques-uns, le *Malade* est une sorte de « passion » de Molière, se crucifiant sur son théâtre pour ne pas laisser sans pain, un seul jour, les camarades pauvres et les moucheurs de chandelles qu'il nourrissait de son génie, et des « entrailles de monsieur », à la façon du pélican. Ceux-là — M. Jacques Arnavon notamment, le dernier et le plus intelligent commentateur de la pièce — estiment que toutes les drôleries, les lancements d'oreillers, les courses d'Argan en proie à « certain besoin pressant » après sa canne que Toinette ne veut pas lui laisser prendre, la chaise trop haute de Thomas Diafoirus — etc. — ont été ajoutés par la troupe, en mars 1673, pour dénaturer la comédie originelle, et tâcher d'oublier, à force de folies et d'épaisses grossièretés, le souvenir de la mort du maître bien-aimé. Ils rappellent la plainte de Molière à Baron et à Armande : « Tant que ma vie a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux; mais aujourd'hui que je suis accablé de peines, sans pouvoir compter sur aucuns moments de satisfaction et de douceur, je vois qu'il me faut quitter la partie; je ne puis plus tenir contre les douleurs et les déplaisirs qui ne me donnent pas un instant de relâche. Mais qu'un homme souffre avant de mourir... » Le *Malade* serait l'effort désespéré d'un poitrinaire, qui a craché le sang plus d'une fois, pour se persuader qu'il n'est pas mortellement atteint, et qu'à cinquante-et-un ans, c'est encore bien tôt pour pourrir.

Allant plus loin, et énumérant avec soin toutes les fois où le mot *mort* s'inscrit dans le merveilleux dialogue, d'autres — M. Gaston Baty surtout, avec une autorité et une opiniâtreté saisissantes — font dominer la pièce par la Dame à la Faux. Et leur mise en scène pourrait être signée Roblot ou de Borniol...

Quel écart avec les matinées classiques qui réjouirent ma jeunesse!... Un Coquelin cadet dodu, rose comme un bonbon à l'essence de fraise, la voix rieuse et l'œil polisson! Ou avec le

bon Pauley, plus récemment, gonflé, à éclater, de graisse et de globules rouges, pareil à un paquet d'édredons — bébé Cadum « usque ad mortem »!

Faut-il montrer cet Argan copieux, cet Argan de mi-carême; ou l'image de Molière à deux doigts du trépas; un « suicidé » par les purges et les lavements, yeux caves, joues creusées, cou cordé de vieille poule? Une sorte d'*héautontimorouménos*, de bourreau de sa propre santé?

La discussion est sans issue; et les arguments font partie nulle. Je ne rouvre pas le débat. Je me borne à noter que le prudent Raimu s'est tenu entre les deux excès; et que tant de sagesse ne donne pas beaucoup de relief à son Argan; il ne le fait point inoubliable. J'ajoute seulement que deux raisons me font pencher pour un Argan jaunâtre et fripé. La première a beaucoup servi. C'est qu'Argan, en février 1673, a pris huit médecines et douze lavements; et en janvier, il avait supporté douze médecines et vingt lavements. A un pareil régime, poursuivi depuis des mois, quel tube digestif résisterait! Et quelle mine cela laisse-t-il? La seconde est que Béline a épousé Argan par intérêt; elle escompte une mort prochaine, et presse le testament. Ce n'est pas (Angélique lui lance cette vérité au nez) sa première entreprise, en ce genre. Eût-elle épousé un homme dont le corps robuste et le visage guilleret avouassent un mal purement imaginaire, et qui semblât destiné à vivre encore trente ans?... Mes deux raisons sont même trois! Toinette, déguisée en médecin, ordonne à son maître le vin pur, et non plus trempé; du « bon gros bœuf, du bon gros porc » au lieu de viandes légères, « des marrons et des oublies pour coller et conglutiner ». Elle ne le ferait pas, si son maître était obèse et rougeoyant... Mais, encore une fois, laissons la vieille querelle.

*
**

Argan est-il malade ou non? La pièce est-elle, comme disait au siècle dernier le savant éditeur de Molière, Ad. Régnier, « la peinture d'une des plus ridicules lâchetés de l'égoïsme »? Il ajoutait — ce qui est manifestement faux — : « Cette peur de la maladie et de la mort entraîne *naturellement* (?) une foi aveugle et superstitieuse dans l'art de guérir. » Tout au rebours, un vrai malade imaginaire croit sa maladie, d'avance, victorieuse de tous les remèdes. Il est l'ennemi sournois de tous les médecins; et chaque fois qu'un nouveau « toubib » se présente, il est résolu à ne pas accepter que ses remèdes le soulagent.

Un affreux égoïste; un peureux; un lâche qui a besoin de se faire câliner? C'est l'explication traditionnelle; bête comme chou; — et probablement la bonne... On peut se divertir de la thèse contraire.

Heureux temps, cartésien et gassendiste, où la raison humaine passait pour la chose du monde la mieux partagée; — et toujours capable de maîtriser les passions et de dominer les manies!... Alors, un Argan était responsable devant Dieu de son égoïsme et de ses simagrées. Il devait s'en confesser. Sa maladie imaginaire était un « péché ». Toutes les maladies de la pensée relevaient du prêtre, non du médecin; et de la casuistique — science subtile, savoureuse, délectable, sans quoi nous n'aurions pas eu les *Provinciales*, — non de l'étiologie... Le mot « psychiâtrie » — n'existait point. La « psychothérapie » s'appelait la morale... Si peu conformiste, si peu religieux qu'il fût, Molière n'a pas cru une seconde qu'Argan fût innocent, inconscient; et que deux siècles et demi plus tard, ses « imaginations », ses phobies seraient considérées avec pitié et attendrissement.

Il n'y a pourtant qu'à prendre au hasard, dans la littérature médicale consacrée aux obsédés, aux nerveux, aux maniaques. Les Argans y pullulent. J'ai devant les yeux — j'aurais pu feuilleter Janet, Déjerine et cinquante autres... — un intéressant manuel d'un médecin brésilien, le docteur Austregesilo; un *Manuel de psychothérapie pratique*, publié en français (1940). « Un sujet nerveux est toujours prédisposé à exagérer ses émotions, et l'on dirait que chez lui les deux qualités de l'esprit s'exaltent constamment : l'*émotivité* et la *suggestibilité.* » Voilà notre homme, que les taquineries de Toinette émeuvent à la fureur; et à qui les « dyspepsie », les « apepsie », les « hydropisie », les incompréhensibles mots grecs lancés par Purgon persuadent qu'il va mourir... « Je sens déjà que la médecine se venge »! Le mal le plus fréquent du nerveux, précisément, c'est la dyspepsie. M. Austregesilo décrit ainsi ceux qu'il appelle des « *préoccupés abdominaux* ». Argan en personne! « Tantôt les malades présentent de la constipation, tantôt de la diarrhée... Toutes les poudres, toutes les pilules... sont dévorées dans l'anxiété... Il y a des malades qui deviennent effrayés lorsqu'ils n'ont qu'une évacuation normale tous les jours. Ils se tâtent le ventre, ils se

font des massages (Argan!)... Ils se plaignent d'être intoxiqués, ils craignent une occlusion intestinale, des appendicites et tous les états pathologiques dont ils craignent le nom (Argan!) »

Ne sont-ce point des malades? Faut-il les laisser sans remèdes, sans secours? Non point... « Ces malades glissent dans le *tædium vitæ*, et se retournent contre les médecins et contre eux-mêmes... Ils ont un véritable plaisir morbide à se tâter le ventre et à être palpés par le médecin. » Toujours Argan.

Qu'il soit atteint de la « maladie du scrupule », psychose presque inguérissable, il le prouve, quand il demande s'il doit se promener dans sa chambre en long ou en large, et combien de grains de sel il faut mettre dans un œuf. Rirons-nous de lui? Mais, lorsque, dans *En route*, Huysmans-Durtal se tourmente parce que son confesseur lui a imposé pour pénitence de réciter tant de « dizaines » de chapelet et qu'il ne sait plus s'il s'agit de chapelets entiers — 60 chapelets! de quoi devenir fou! — ou seulement de dix grains d'*ave*, il nous faudra donc rire aussi? Huysmans sent que ce scrupule est inspiré par le démon. *Démonophobie*... Nous frôlons des sujets épineux.

Molière n'a pas cherché à savoir l'*origine* de la manie d'Argan. Un bon freudien n'y manquera pas. A quelle date remonte-t-elle? Y eut-il, dès l'enfance, un choc, un *traumatisme psychique?* Béralde, son frère, est normal, raisonnable, voire raisonneur. Cela ne prouve rien! Béralde a pu être élevé virilement; et Argan en enfant gâté. Les câlineries sont sa nostalgie, peut-être. Pour les obtenir, pour retrouver « la douceur du sein » maternel, ou du sein d'une tendre nourrice, il geint, et feint d'être fragile... Il peut y avoir du « sexuel » dans son cas. Une « féminisation » native, qui revient au déclin de l'âge. Il lui arrive, comme à beaucoup de quinquagénaires, de devenir, peu à peu, vieille femme. On sait que la différenciation sexuelle s'efface avec les années... On me la baille belle quand on me dit qu'Argan est de tempérament voluptueux, et même lascif, parce qu'il est tout enivré par Béline, « m'amie, m'amour »; car Béline est encore jeune; et on la croit expérimentée. Molière a-t-il vu aussi loin? L'homme au douze médecines et aux vingt lavements mensuels, aux bouillons et aux blancs de poulet, a-t-il le robuste appétit sensuel de Tartufe, qui absorbe des perdreaux, des gigots en hachis, et grands coups de rouge? Si, au contraire, Argan se sent incapable de procréer, en dépit des drogues de Purgon, qui lui promet de « lui faire faire un enfant », le voilà malade d'un mal bien connu, et qui mène à l'hypocondrie...

Je crois plutôt que les lubies d'Argan, sa crainte de la mort surtout, sont assez récentes. Purgon n'aurait pas mis dix ans à « vider le fond du sac », et à mener son patient au monument. Cela a dû le prendre après la mort de sa première femme, la mère de Louison et d'Angélique. Louison a six ou sept ans. Alors, le voilà, le choc psychique! C'est la maladie de sa jeune femme, la vue de ce cadavre, qui a troublé le malheureux. Rappelez-vous l'étude de Mme Marie Bonaparte sur Edgar Poe. Pour l'ingénieuse élève de Freud, la vie et l'œuvre de Poé sont commandées par le spectacle de la pauvre petite tuberculeuse, pâle, les yeux clos, et les dents apparentes entre des lèvres blanches. L'enfant Edgar a été épouvanté... De là, entre autres, le conte hideux du jeune homme qui va, en état d'hypnose, arracher les dents du cadavre de sa fiancée...

Imaginez Argan, amoureux, encore dans la force de l'âge — quarante-cinq ans environ — regardant sa femme étendue, morte de quelque maladie abdominale. Il n'était pas encore égoïste... (L'est-il même tout à fait?) Quand la petite Louison fait la morte, il est hors de lui; il s'arrache les cheveux, ou du moins le bonnet : « Chiennes de verges! La peste soit des verges! » Il frissonne. Il se demande si, par hasard, elle ne lui a pas passé son mal. On meurt donc, si jeune, sans crier gare? Lui aussi peut mourir? Il va mourir... Quelle est cette douleur au flanc? Et cette nausée? Vite, au secours, Monsieur Purgon!

Vous voyez où l'on peut aller? Et qui sait si Béline n'use pas de quelque drogue pour hâter la fin? M. Purgon n'y voit rien. Il purge... Il ne peut pas prévoir que tout Paris, dans peu de temps, sera bouleversé par une « Affaire des Poisons » où ne manqueront point les maris expédiés dans l'autre monde par des épouses impatientes d'hériter; il ne peut pas deviner qu'il y aura une Mme Lafarge et un drame du Glandier. Il purge...

C'est ainsi que l'on absoudrait Argan de douilletterie et d'égoïsme. Un homme bien portant, dira le docteur Knock, est un malade qui s'ignore! Un malade « imaginaire », pour Knock, n'existe pas... Ah! Je rirais bien si, un jour, Jules Romains s'amusait à écrire le dialogue de Knock et d'Argan!

Robert KEMP.

LACTOBYL
& CONSTIPATION

Le constipé est un malade qui ne va pas régulièrement à la selle une fois par vingt-quatre heures ou qui n'y va que de manière incomplète ne vidant son intestin qu'en partie.

Mais la constipation est un phénomène relatif. En effet, il peut s'agir soit *d'une constipation horaire* (matières dures), soit *d'une constipation quantitative* (selles par trop plein), soit *d'une constipation qualitative* (fausses diarrhées).

Par ailleurs, on a décrit les formes atoniques, les formes spasmodiques, l'hyperkinésie et l'hypokinésie. Mais en pratique, il n'y a pas de formes pures : spasticité, atonie, hypokinésie, hyperkinésie peuvent se rencontrer chez le même malade.

C'est pourquoi, avec BENSAUDE, on peut distinguer trois catégories de constipation, suivant le degré de gravité : *forme légère,* pelvirectale, généralement bien tolérée; *forme plus sérieuse,* avec retard du transit (colon droit et colon gauche), *enfin une forme grave,* avec stase et rétention.

Pour Jean-Ch. ROUX et DUVAL on doit distinguer deux groupes de constipés : une *constipation gauche* qui est certes très gênante, mais sans caractère de gravité, et une *constipation droite* cœcale qui est éminemment toxique. A ce propos, Jean-Ch. ROUX remarque : « *Que la différence dans le mode de réaction de l'intestin dépend surtout du segment du colon où se fait la rétention des matières* ».

Quelle que soit la classification adoptée après étude de la symptomatologie, on constate que dans la constipation quel qu'en soit le type, finalement il s'agit toujours de **perturbations de la motricité, d'une insuffisance des sécrétions glandulaires hépato-intestinales et de la fonction musculaire ou même d'hyperpéristaltisme facteur de spasmes.**

LE LACTOBYL

Par son action conjuguée sur les sécrétions hépatiques et intestinales, sur les toxines qui s'élaborent dans le tube digestif, sur les fibres musculaires de l'intestin,

CONSTITUE LE

traitement rationnel de toutes les modalités de la constipation

★

PHASES DE DÉSINTÉGRATION PROGRESSIVE DES COMPRIMÉS

(Examens Radiographiques)

★ LE LACTOBYL ★

(Clichés du Dr Paul Colombier
Radiographe de l'Hôtel-Dieu)

I

FIXITÉ ABSOLUE

des agents thérapeutiques en milieu stomacal
(Acide)

Les comprimés sont intacts. Pas de désagrégation.



Fig. 1. — *Sujet à jeun.*

III

DÉBUT

de désagrégation dans l'intestin grêle
(milieu alcalin)

Intestin grêle. Désagrégation de surface marquée.



Fig. 3. — *3 heures après.*

ASPECT FLOU
Arrivée imminente dans le cœcum où la solubilité est parfaite



Fig. 5. — *6 heures après.*

Les comprimés vont atteindre le cœcum où leur complète désagrégation va se produire.

II

AGGLUTINATION

des comprimés dans le duodénum

Agglutination.
Légère désagrégation.





Fig. 2. — *2 heures après.*

IV

DÉSAGRÉGATION

plus marquée
Principes actifs libérés progressivement

Les comprimés ayant atteint les anses grêles dans leur portion terminale sont aux 3/4 digérés.



Fig. 4. — *5 heures après.*

LE LACTOBYL

n'arrive à une DESAGRÉGATION COMPLÈTE que dans le cœcum et le gros intestin d'où SON ACTIVITE CERTAINE sur les différentes modalités de constipation

FANTAISIE

De l'inconscience dans le comique à une authentique histoire de Bernard-l'Ermite

par Miguel ZAMACOÏS



l est des pîtres nombreux et excellents qui suscitent le rire par l'emploi raisonné d'éléments de tous ordres dûment catalogués, et d'un effet à peu près sûr; mais quand on analyse les sources du comique, on s'aperçoit qu'aucune drôlerie obtenue par des moyens artificiels ne peut rivaliser avec le comique issu d'une source inconsciente.

Jamais un personnage en quête de bouffonnerie, usant de textes, de mines, de gestes, spirituellement et laborieusement élaborés, n'atteindra aussi sûrement l'effet comique réalisé malgré lui par un individu ignorant la raison qu'il a de faire rire à ses dépens. Laissons aux analystes spécialisés de l'hilarité la fatigue de rechercher pourquoi. Le fait est là : ni les inventions des vaudevillistes, ni celles des humoristes de la plume ou du crayon, ne valent la simple apparition grave du monsieur sorti dans la rue en oubliant d'enlever l'étiquette d'achat de son pardessus ou le numéro de vestiaire de son chapeau; arborant de l'air le plus satisfait, le plus glorieux, une balafre insoupçonnée de charbon sur son nez, ou traînant derrière lui une laisse au collier vide dont un chien malin s'est subrepticement délivré. Tous ces menus faits, de si pauvre invention pourtant, doivent bien l'intensité de leur cocasserie irrésistible à ce fait qu'ils échappent à toute analyse, à toute technique, à toute volonté préconçue, et représentent en quelque sorte des *niches* faites à d'innocentes victimes par le Hasard, ce grand Inconnu facétieux.

Dans une autre sphère, c'est exactement l'inconscience de leur drôlerie qui rend les bêtes si amusantes à observer lorsqu'on peut suivre discrètement, sans les influencer, les distraire, les effrayer ou les intimider, le libre jeu de leurs habitudes et de leurs réflexes instinctifs, libre jeu bénéficiant de l'appoint d'une imperturbabilité physionomique qui en fait de merveilleux pince-sans-rire involontaires.

Mais la perception de la drôlerie des animaux, de la drôlerie émanant de l'étrangeté de leurs allures, de la nature de leurs rapports entre eux, de leurs réactions dans telle ou telle circonstance, de leurs surprises naïves, de leurs colères injustifiées, de leurs fringales ou de leur impudeur, cette perception n'est pas à la portée de tout le monde. Il faut que l'observateur ait reçu de la nature une disposition particulière de l'esprit et, en quelque sorte, des lunettes spéciales sans l'intermédiaire desquelles tout cela n'est qu'agitation banale d'un intérêt négatif. Innombrables sont ceux, et parmi les cerveaux les plus éminents dans leur « partie », pour qui demeurent absoment lettre-morte les manifestations de cette drôlerie-là, et qui ne sont pas éloignés d'en tenir la recherche, l'appréciation sympathique, voire enthousiaste — demandez à Colette — pour un témoignage de simplicité cérébrale.

Töpffer, le délicieux écrivain suisse malheureusement tombé dans l'oubli chez nous — ou à peu près — ne s'illusionnait pas sur l'impuissance de tant de gens à saisir les éléments humoris-

tiques d'un propos, d'une situation ou d'une image, aussi prenait-il soin, dans un bref conseil liminaire tracé sous le titre, d'engager ses petits albums drôlatiques à choisir leur monde, « car aux choses folles, écrivait-il, qui ne rit pas bâille, et qui veut rester grave en est maître ».

Revenons à nos comédies, à nos farces, à nos clowneries zoologiques. Que d'occasions d'observations et de découvertes hilarantes, par exemple, dans une simple cour de ferme où évolue en liberté une société ignorant le caractère inattendu, roublard ou enfantin, de ses agissements, le tout accompagné d'allures et de mimiques d'un irrésistible effet.

C'est une vieille dame-poule coiffée d'une toque de plumes tremblotantes à la façon des marquises douairières d'autrefois, qui chemine prétentieusement avec l'apparence d'une immense satisfaction de soi-même et un cou dénudé congestionné. Est-elle réellement infatuée de son importance sociale, fière de son aristocratique lignée, convaincue de la persistance de ses avantages plastiques? Qu'importe, si nos lunettes spéciales nous en donnent la certitude.

C'est une escouade de canards boitillant, s'en allant là où ils ont décidé d'aller, le jabot en avant, le derrière raflant le sol, et marmonnant d'une voix venant d'un nez absent des ronchonnements inquiets, agressifs, à moins qu'ils ne soient discrets et quasi confidentiels.

C'est l'inénarrable intermède comique joué par deux poussins cotonneux affrontés, se disputant un ver de terre, précieuse aubaine alimentaire. Chacun le tenant par un bout, et en ayant déjà englouti un fragment, s'efforce d'ingurgiter le reste en l'extirpant du jabot du rival d'en face. Chacun à tour de rôle parvient à récupérer un supplément de ver de terre, aussitôt ravalé par l'autre cotonneux. L'issue de la lutte épique est variable : ou bien le ver se brise brusquement et les deux poussins perdent un instant l'équilibre, chacun devant se contenter de sa portion fragmentée, ou bien le ver entier, tiré par l'un des deux du gosier de l'autre, laisse celui-ci tout ahuri de n'avoir eu du festin succulent qu'une sensation rapide et illusoire.

Et que dire de l'incroyable succession de sketches divertissants offerts à qui sait en reconnaître la cocasserie par une pie ou une corneille apprivoisées, libres de se livrer, au milieu de tous les prétextes d'un jardin, aux mille combinaisons de leur fantaisie saugrenue?

Mme la pie arrive sur la scène en sautillant, par le côté cour ou le côté jardin, à moins que ce ne soit la corneille, grave, imperturbable, dans son habit noir de notaire du répertoire. Comme vous avez pris la précaution de vous tenir à l'écart, et que vous affectez hypocritement d'être occupé de vos seules affaires, l'oiseau ne songe qu'aux siennes, et va « jouer nature ».

Dans le bec, il tient quelque chose de comestible du règne animal ou végétal, déterré on ne sait où, ou bien dérobé à la cuisine. Repu, il est en quête d'un endroit où dissimuler ce quelque chose qu'il ira reprendre lorsque reviendra l'appétit... Voyons, où cacher ça? Dans quel abri sûr? Pourquoi pas dans une des fissures pierreuses de cet escalier rustique?... Au moins, n'y a-t-il alentour aucun indiscret aux aguets?... La pie ou la corneille, sans lâcher le je-ne-sais quoi alimentaire, tend le cou et regarde... Elle vous aperçoit là-bas et, se méfiant de vous, encore que vous soyez un familier de son horizon quotidien, elle vous laisse avant d'agir le temps de trahir votre curiosité ou de révéler votre totale indifférence... Non, vous ne la guettez pas, vous n'avez pas le projet de lui nuire. Elle se décide donc : dans la fissure choisie elle fourre sa nourriture de ce soir ou de demain... Bien au fond... Et puis, ramassant quelques feuilles mortes, des brindilles, quelques cailloux, elle dispose le tout dans l'espace resté vide. Elle enfonce, elle bourre... Nul ne soupçonnerait à présent l'entrée d'un garde-manger clandestin; c'est un chef-d'œuvre de camouflage. Pie ou corneille peut à présent aller vaquer à d'autres occupations... Elle y va...

Eh bien non! Car voici qu'elle s'est aperçue que vous avez bougé, que vous avez paru prendre intérêt à son manège... Elle a le sentiment soudain que vous avez surpris son secret et, qu'elle partie, vous allez en profiter pour la frustrer de son aubaine...

Déjà en route, elle revient en hâte sur ses pas, et à son hochement de tête, à la fixité de son coup d'œil alerté, on devine son monologue irrité : « Je t'ai vu, mon bonhomme!... Tu guettes mon départ pour me chauffer ma bectance... Mais tu as compté sans Margot-la-Roublarde, vieux voleur! »

Elle a rejoint la fissure pierreuse, et la voici qui, rageusement, déblaie à coups de becs énergiques et précis jusqu'à la parcelle comestible. Celle-ci, saisie par les deux branches de la pièce cornée qu'est son bec, l'oiseau prenant soin cette fois d'interposer un espace et des obstacles suffisants entre elle et l'indiscret, s'en va à toutes pattes avec une expression impayable de méfiance, de rancune et de colère, rendue perceptible par l'émission d'exclamations rauques à votre adresse, ayant toutes les apparences sonores d'insultes grossières!

Ces réflexions m'ont paru le préambule nécessaire au récit d'une scène zoologique dont je fus le témoin privilégié. Je dis bien *privilégié*, car sans doute pourra-t-il s'écouler un long espace de temps sans que se représente sous les yeux de quiconque semblable concours de circonstances et d'opportunités. Chaussons donc les fameuses lunettes à percevoir le sens drôlatique des choses, et place au théâtre...

C'est dans un des bacs du magnifique aquarium de la Principauté de Monaco que la comédie s'est déroulée, et j'en ai dû l'aubaine à une insistance observatrice inconnue de la plupart des visiteurs, lesquels défilent généralement en hâte, jetant seulement un regard distrait sur les successifs paysages sous-marins, sans autres réactions que des commentaires fastidieux.

Donc, le décor de ce bac représente un coin du fond de la mer. Des roches garnissent le fond et les côtés, peuplées de féeriques anémones, d'actinies, d'holoturies, d'échinodermes. Les premiers plans sont seulement jonchés de cailloux et de menus coquilles. A droite, quelques crevettes translucides vives, légères, délicates, essaient avec prudence de soustraire des bribes d'on ne sait quel morceau comestible dont un crabe fait son repas. Leurs précautions indiquent clairement qu'elles se savent elles-mêmes pour le monstre un régal estimé.. Elles maintiennent entre celui-ci et leur fragilité l'espace qu'il faut, évitant par des reculs opportuns des directs de la pince, envoyés par le crabe à la manière d'un boxeur avisé... Mais là n'est pas le spectacle,.. Le spectacle va commencer par l'entrée, du côté opposé, de la vedette unique. La voici : c'est un Bernard-l'Ermite.

Sans doute savez-vous ce que c'est qu'un Bernard-l'Ermite? Les dictionnaires disent — avec le sérieux imperturbable propre à ce genre d'ouvrage — que c'est un genre de *Crustacé décapode macroure, type de la famille des Paguridés.* Dans un temps où la vérification minutieuse des identités aurait une importance primordiale, il y aurait là de quoi satisfaire un gendarme en scaphandre. Nous nous contenterons, nous, de dire que le Bernard-l'Ermite est une sorte de petite écrevisse maritime qui doit sa désignation courante à son isolement dans une coquille faisant figure de cellule monacale, ou de petite chaire à prêcher portative. L'animal est pourvu jusqu'à la taille, si l'on peut dire, pattes et pinces comprises, d'une enveloppe calcaire (notamment d'un *céphalothorax*, en style de naturaliste) à l'image de celle de l'écrevisse des ruisseaux, mais tandis que celle-ci jouit d'une protection cuirassée complète, l'infortuné Bernard-l'Ermite possède une queue demeurée dans toute sa longueur sans la moindre protection solidifiée.

Comment expliquer cette malfaçon singulière? Au moment où la Force créatrice allait terminer normalement l'animal commencé, un événement imprévu interrompit-il brusquement la fabrication en train — en train de derrière, préciserait un plaisantin?... Et par distraction, par indifférence, la Force créatrice se désintéressa-t-elle à jamais de l'échantillon zoologique resté en panne sur le métier? Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'infortuné Bernard-l'Ermite demeura « loupé » pour l'éternité.

Il dut aller jouer son rôle dans le grand drame universel en traînant, le pauvre, au bout de son armure antérieure, une queue dangereusement fragile, livrée sans défense aux convoitises des innombrables carnivores grouillant dans l'océan : crevettes, crabes, langoustes, homards, araignées de mer, et autres monstres armés, eux, de queue en cape, sans lacune préjudiciable dans leur carapaçonnement intégral.

On ignorera toujours, apparemment, pendant combien de millénaires le demi-crustacé handicapé, l'écrevisse ratée des eaux salines, supporta que sa queue servit d'aliment à la gourmandise publique avant qu'intervînt l'influence de la loi Darwinienne opposant la défense automatique à la menace faite à l'espèce. Ce que l'on est en droit de supposer, c'est qu'un jour un individu de cette famille, plus doué, moins résigné, moins fataliste, imagina un remède à l'imperfection initiale, qui, de génération en génération, pendant tant de siècles, avait voué à la persécution ceux de sa race. Ce remède enfantin consistait à introduire dès le premier âge la queue menacée dans une cuirasse empruntée, par exemple une coquille en spirale veuve de son propriétaire légitime. Une fois l'arrière-train installé dans la gaine auxiliaire, plus rien à craindre de ce côté-là. Il n'y avait plus qu'à s'habituer à remorquer la coquille protectrice à la façon d'un cul-de-jatte traînant la jatte ou le chariot fixé à son séant, des points d'appui étant pris sur le sol par les quatre paires de pattes pour une déambulation normale, et les deux pinces demeurant libres pour la préhension des choses, voire pour leur compréhension.

Bien sûr, l'emploi du système ne se généralisa pas instantanément; sans doute fallut-il d'autres siècles de chuchottements d'oreille à oreille entre Bernards-l'Ermite, de conseils de grands-

pères à petits-fils, des siècles de propagande et d'éducation; sans doute, comme pour l'adoption de tous les perfectionnements sociaux, fallut-il lutter contre la routine, la sottise, l'influence des essais décourageants, contre les adversaires de principe d'une révolution coquillarde. Mais la logique devait finalement triompher. La Vérité immobiliaire zoologique était en marche. L'exception finit par devenir la règle, la règle devint l'habitude, et l'habitude, la fameuse seconde nature : Il n'est plus aujourd'hui, que l'on sache, de Bernard-l'Ermite s'en allant sottement sans la coquille empruntée, prolongeant facticement jusqu'à l'extrême bout de son individu la carapace antérieure.

Or, c'est à un comportement de cette bête-là avec cette coquille-ci que le hasard a fait assister l'amateur de curiosités zoologiques que je suis.

Donc, sur ce qui peut figurer le proscenium d'un bac de l'aquarium de Monaco, un Bernard-l'Ermite s'avance avec les allures gauches et un peu cahotées qui lui sont imposées par des complications de prothèse volumineuse. Il est de taille moyenne. C'est un brave paguridé en balade comme tant d'autres, à la recherche du « quem devoret », loi suprême de la jungle, sèche ou humide. Cette recherche est très probablement, à l'instant où je l'aperçois, la préoccupation dominante de son cerveau, mais il a une préoccupation secondaire qui va m'être révélée aussitôt. Sa marche, jusqu'alors flâneuse, s'accélère soudainement; une émotion l'étreint visiblement; il file maintenant dans un sens bien déterminé... Que se passe-t-il? Danger pressant? Ou, comme annoncent horriblement certaines étiquettes commerciales, « occasion à profiter »? Nous allons le savoir... De l'ombre d'une roche il rapporte précipitamment une coquille abandonnée, une coquille du genre choisi dans le lointain des âges par ses pareils embarrassés.

Frémissant d'apparente convoitise et de concupiscence, il étreint de toutes ses pattes la conque spiralée, la soupèse, la fait tourner à la manière d'un jongleur aux prises avec un ballon géant. Renseigné sur les dimensions extérieures, le voici qui s'intéresse nerveusement au calibre de l'intérieure, à la jauge de sa contenance... Résolument, il plonge ses pinces dans le fond de la spire colimaçonesque, reconnaît ce fond, en palpe les parois; aucun intrus dans la cachette, aucun obstacle ni malfaçon... La voie est libre...

Alors, il arrive ceci : le Bernard-l'Ermite sort d'un trait son train de derrière de l'ancienne coquille, et puis le glisse dans la coquille nouvelle avec une célérité qui révèle comiquement l'obsession d'une fragilité dangereuse et un souci de conservation en état de transe.

La substitution précipitée accomplie, le paguridé s'installe dans l'étui caudal, s'agite un peu sur place, et puis se met en marche pour vérifier la liberté de mouvement que laisse à son individu postérieur le nouveau « complet ». Car, c'est bien un nouveau complet destiné à remplacer l'ancien que convoite le Bernard-l'Ermite; c'est un vêtement de même consistance rassurante, strictement de même modèle, de même coupe, mais « de la taille au-dessus ». De toute évidence la protection postiche ne s'étant pas élargie au fur et à mesure de la croissance du crustacé, elle devait commencer à le gêner aux entournures, et le moment était venu où s'imposait l'échange au rayon des adultes du vêtement pour garçonnet.

L'épisode est déjà drôle, mais la suite est plus drôle encore. Voici donc notre Bernard-l'Ermite encoquillé de neuf. Au premier abord, ça a l'air d'aller. Il semble savourer l'aubaine imprévue de cette rencontre providentielle. Il est tombé exactement sur le gabarit de coquille qui lui convient. Le complet paraît bien « conditionné »; au fond, nul grain de sable, nulle couture écorchante en relief, et le jeu qu'il faut à l'orifice pour la gymnastique des deux pattes à pinces.

Délaissant l'ancienne conque, le paguridé se remet en chemin, apparemment enchanté de la nouvelle coquille, prise à bail jusqu'à un stade ultérieur de son développement...

Mais que se passe-t-il? Subitement, un peu plus loin, l'habillé de neuf n'a plus l'air aussi content de son tailleur. Il s'arrête, piaffe, semble hésitant... Ce qu'il a, nous ne le devinerons jamais exactement... Le certain, c'est qu'il y a décidément quelque chose qui ne colle pas... A moins que cela ne colle trop... Quel inconvénient s'est révélé à l'usage, au bref usage? Le paguridé gardera son secret, la coquille son mystère... Toujours est-il que la bestiole, comme prise d'un regret, revient en vitesse sur ses pas, rejoint son premier emballage, irrupte d'un élan du second et, donnant l'impression d'une détermination rageuse, replonge sa queue annelée dans l'étui un instant dédaigné avec le soulagement, semble-t-il, que ressent un marcheur à bottines neuves trop étroites, en rechaussant des pantoufles longuement éprouvées.

Voué par le Destin à l'emploi des vêtements tout faits, et vivement déçu par un essayage rapide, le crustacé s'éloigne avec une précipitation dans laquelle il est impossible de ne pas reconnaître l'influence d'une violente mauvaise humeur!

Miguel ZAMACOÏS.



Le ventre des Allemands

par Ernest LAUT



N organisme spécial, dépendant du Ministère de l'Economie nationale, a été chargé d'établir le bilan de ce qu'ont coûté à la France les cinquante mois de l'occupation allemande. Le total, dans le seul domaine financier — frais d'entretien de l'armée occupante se montant à une moyenne de quatre à cinq millions par jour, et charges annexes telles que frais de logement, etc. — atteint le chiffre astronomique de mille milliards de francs.

Mille milliards! Et, dans ce chiffre, ne sont compris ni le coût des innombrables destructions opérées par les Allemands à l'arrivée et au départ, ni celui des vols, rapines, pillages de toutes sortes commis au détriment des particuliers.

Si l'organisme en question arrivait jamais à mettre au jour le bilan absolument complet des pertes subies par la France au cours de ces quatre années maudites, ce ne serait pas un millier, mais plusieurs milliers de milliards qu'il faudrait inscrire à notre préjudice.

Entre autres chapitres de l'exorbitante exploitation exercée sur notre pays par les occupants, il en est un dont les chiffres, si élevés qu'ils soient, n'étonneraient personne : c'est celui de la voracité allemande.

« Les Allemands prennent tout », disait-on. Ils prenaient tout, en effet; et ils n'en avaient jamais assez. Pendant quatre ans, ils se sont gobergés à nos dépens, et gobergés sans mesure. Qui pourra jamais faire le compte de ce qu'ils ont absorbé des produits de la bonne terre française et du travail français, et de ce qu'ils ont expédié au delà du Rhin?

***

La voracité est une des caractéristiques de la race. Dans un travail très documenté sur la *Psychologie de la race allemande*, le docteur Bérillon observe que le Boche appartient, au point de vue anatomique, au « type sous-diaphragmatique ou abdominal », c'est-à-dire que, chez lui, les organes contenus dans l'abdomen ont un développement disproportionné par rapport à ceux qui sont logés dans le thorax.

« C'est de là, dit le docteur Bérillon, qu'il tire son caractère le plus tangible et le plus essentiel.

« A toutes les époques de notre histoire, ajoute-t-il, cette proéminence du ventre avait frappé les Français qui s'étaient trouvés en contact avec les Allemands. Le chevalier Bayard,

devant Mézières, recevant d'un général allemand une sommation offensante, lui répondit d'une façon aussi laconique que spirituelle :

Bayard de France
Ne craint ni roussin ni panse
D'Allemagne.

Entre autres preuves de l'hypertrophie spécifique du ventre allemand, l'auteur cite ce fait : « Chez les marchands d'objets funéraires, les cercueils faits d'avance, selon l'usage courant en Allemagne, présentent une hauteur qui nous paraît exagérée. S'il vous prend la fantaisie d'entrer et de demander au marchand la cause de cette surélévation, il sera étonné de votre demande et vous répondra que cette dimension est nécessaire si l'on veut que le ventre du défunt puisse s'y loger. »

Ce développement de la bedaine des Boches s'explique par cette constatation qu'ont faite les anatomistes : l'intestin, dans la race allemande, est beaucoup plus développé en longueur que dans les autres races occidentales; et cet accroissement porte particulièrement sur le gros intestin, dont la capacité est développée dans les mêmes proportions.

Or, l'Allemand a-t-il un gros ventre parce qu'il mange beaucoup, ou mange-t-il beaucoup parce que la nature lui a donné à remplir un intestin aux dimensions excessives? Sa voracité est-elle cause ou effet? Nous l'ignorons et nous soucions peu de le savoir. Un fait est avéré : c'est que le Boche n'est pas goinfre d'aujourd'hui. Les plus anciens historiens ont constaté sa goinfrerie. Tacite en parle à maintes reprises dans son livre sur les *Mœurs des Germains*. Il constate même leur préférence pour la viande de porc. Et il ne manque pas de signaler en même temps leurs habitudes d'ivrognerie.

« Ils n'ont aucune honte, dit-il, de passer sans interruption le jour et la nuit à boire. »

Et, plus loin :

« Si vous encouragez leurs penchants à l'ivrognerie, en mettant à leur portée toute la boisson qu'ils convoitent, vous aurez plus de facilité à les vaincre par leurs vices que par les armes. »

Et l'historien cite un cas où une armée germanique, après un pillage, avait si copieusement bâfré et bu si abondamment que tous, soldats et chefs, étaient tombés ivres-morts. Les ennemis revinrent en force pendant la nuit et les massacrèrent jusqu'au dernier.

Ce trait ne fait-il pas penser à certains incidents de la bataille de la Marne en 1914? On a dit, non sans raison, que le vin de Champagne avait été l'un des artisans de la victoire. En effet, d'innombrables soldats et officiers allemands s'en étaient tellement gorgés qu'on n'eut qu'à les ramasser dans un état d'ivresse complète. On prit même ainsi un général et tout son état-major.

A plus de vingt siècles d'intervalle, le même vice amène les mêmes effets. L'ivrognerie fut funeste aux Boches de von Klück comme elle l'avait été aux Germains du temps d'Arminius.

Quant au vin de Champagne, il n'a pas cessé d'avoir pour eux les mêmes charmes : on a constaté que pendant les quatre années d'occupation, les Allemands en avaient bu soixante millions de bouteilles, soit plus de quarante mille par jour.

Etonnez-vous après cela qu'il n'en soit pas resté pour les Français.

⁂

Jules Huret, qui fut naguère un de nos meilleurs grands reporters et qui fit à travers l'Allemagne une série d'enquêtes magistrales, a recueilli, entre autres histoires typiques, une anecdote que l'on contait volontiers alors en Alsace-Lorraine. Il s'agit d'un Anglais qui, devant faire un séjour assez long à Cologne, prend une femme pour faire son ménage et lui demande ses conditions :

— Eh bien, voilà, dit la femme : j'arriverai à six heures du matin; vous me donnerez du café au lait, du pain et du beurre; à huit heures et demie, du jambon et de la bière; à dix heures et demie, du café, du pain et de la graisse. A une heure, le dîner : je prends de la soupe, de la viande, des légumes, de la bière, du café; à quatre heures, un morceau de fromage, du café et du pain; à six heures, une tartine avec un bout de saucisson; à huit heures, pour le souper, vous me donnerez ce que vous voudrez. Et vous me paierez 3 marks 50 par jour.

— Fort bien, dit l'Anglais; et si je vous priais de manger toute la journée, combien me prendriez-vous?


MALADIE VEINEUSE
ET SES COMPLICATIONS
VEINOTROPE
RÉGULARISE LE TROUBLE SYMPATHICO-ENDOCRINIEN
3
FORMULES
COMPRIMÉS (masc. fém.) POUDRE

Cette histoire a l'air d'une charge; elle est pourtant parfaitement vraisemblable. La femme du peuple, en Allemagne — et l'homme du peuple, naturellement — en temps normal, bien entendu — font de six à huit repas par jour. Toute cette nourriture qu'ils absorbent n'est pas très relevée, sans doute; mais pour le Boche, ce qui importe, c'est la quantité bien plus que la qualité.

Et cette voracité se retrouve à tous les degrés de l'échelle sociale. Le bourgeois n'est pas moins glouton que l'ouvrier. J'ai le souvenir de m'être trouvé, quelques années avant l'autre guerre, à table d'hôte, dans un hôtel d'Aix-la-Chapelle, avec une douzaine de commerçants et commis-voyageurs allemands. C'était un jour de grand marché. Ces hommes — pour la plupart de forts gaillards blonds et barbus — étaient, au début du repas, fort occupés de leurs affaires et discutaient bruyamment. Mais, soudain, on apporta un énorme carré de porc avec des choux et une assiette de pommes de terres cuites à l'eau pour chaque convive. Alors, silence sur toute la ligne : les coudes écartés, le buste plié, le nez dans leur assiette, ils piquaient des morceaux énormes de leur couteau, tenu avec la main droite, et les engloutissaient sans un instant de répit. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le carré de porc, les choux, les patates, tout avait disparu.

« L'Allemand, dit le docteur Bérillon, est *brassicaire* et *porcophile*, c'est-à-dire mangeur de choux et de viande de porc. Mes douze commis-voyageurs d'Aix-la-Chapelle m'en firent, ce jour-là, la plus convaincante des démonstrations.

On publia, en 1917, un certain nombre de lettres trouvées sur des prisonniers allemands à la suite de nos offensives victorieuses sur la Meuse et sur l'Yser. C'était le moment où l'Allemagne commençait à souffrir, non plus seulement dans son orgueil, mais encore dans son appétit. La souffrance était cruelle pour un peuple qu'on considère justement comme le plus goulu de l'univers. Ne plus manger à sa faim, ne plus boire à sa soif, manquer de saucisses et de pommes de terre, n'avoir, en guise de bière, qu'une « bibine » insipide où il y avait de tout, sauf de l'orge et du houblon, c'était pour les Allemands la pire des calamités. Mais ce qui les désolait surtout, c'était la pénurie de viande de porc. Parmi les lettres publiées, il s'en trouvait une écrite par une paysanne à son mari au front : « Pourvu que tu reviennes, disait-elle, même s'il te manque un bras ou une jambe, ça ne fait rien... Le malheur, c'est qu'il n'y a plus de cochons.. »

Oui, c'était là le plus grand malheur : il n'y avait plus de cochons!... Or, les cochons peuvent peut-être vivre sans les Boches; mais il est bien certain que les Boches ne peuvent vivre sans cochons.

⁂

L'Allemand n'est pas seulement un gros mangeur; c'est aussi, généralement, un sale mangeur. Il ne mange pas, il bâfre; il se tient à table de la façon la plus disgrâcieuse, la plus discourtoise pour ses voisins.

Dans les années qui précédèrent la première guerre mondiale, l'attitude des touristes allemands à l'étranger était souvent, et partout, l'objet de la moquerie et du dégoût. Quand le dessinateur alsacien Hansi les en raillait, on le condamnait à l'amende; on le mettait même en prison. Mais ses satires étaient si justes que les plus graves journaux allemands, voire même des journaux pangermanistes, étaient obligés d'en reconnaître l'exactitude et morigénaient leurs compatriotes pour les manières choquantes dont ils usaient hors de chez eux.

C'est ainsi que l'année qui précéda l'autre guerre, au mois d'août 1913, pour être précis, on put lire dans la *Gazette du Rhin et de Westphalie*, qui passait à juste titre pour l'organe le plus chauvin de l'Allemagne, un long article dans lequel l'auteur se plaignait de voir ses compatriotes « s'être donné pour mission de déconsidérer les mœurs allemandes à l'étranger ». Il s'agissait, en particulier, des stations balnéaires de la Suède méridionale, très fréquentées par les touristes allemands.

« Leur tenue, écrivait la *Gazette*, n'est pas de nature à relever notre prestige dans ce pays. Les peuples du Nord ont une manière de vivre plus simple que la nôtre... Mais, comme on sait, la Suède est le pays de la bonne cuisine. Aussi ai-je été surpris de ne trouver dans les stations balnéaires de ce pays qu'une table médiocrement servie. On me consola en me disant que tout changerait le 15 août, car, alors, le service deviendrait meilleur; et, de fait, la promesse se réa-

lisa. Le motif? On attendit que les touristes bruyants et voraces eussent quitté le pays; car ceux-là préféraient la quantité à la qualité...

L'auteur poursuivait en ces termes sa démonstration : « Avant leur repas, disait-il, les Suédois ont l'habitude de passer au buffet où, debout, ils goûtent à quelques hors-d'œuvre. Ces mets ne sont là que pour exciter l'appétit et non pour le satisfaire. Aussi les hôteliers ne demandent-ils rien ou un faible prix fixe pour l'utilisation du buffet, laissant d'ailleurs chacun se servir à sa guise. Or, les hôteliers suédois ont constaté que ce régime est simplement inapplicable quand les voyageurs allemands sont là; car, dès que quelques-uns seulement de nos compatriotes se présentent, la table de hors-d'œuvre est en quelques minutes complètement nettoyée (*mit stumpf und stil abgefressen*), comme si des sauterelles avaient passé par là. La conséquence fut qu'en ces dernières années, l'usage des hors-d'œuvre suédois fut simplement supprimé, et qu'il restera supprimé pendant la saison des étrangers. Or, les touristes sont presque exclusivement des Allemands... »

Et la *Gazette* pangermaniste de conclure : « Plus on est désireux de se montrer fier de son germanisme, plus il est douloureux de s'avouer que ce sont toujours, en grande partie, nos propres compatriotes qui se distinguent à l'étranger par leurs mauvaises manières. »

On ne le leur faisait pas dire, comme vous voyez. Et comment eût-on douté de leur goinfrerie, alors qu'ils en faisaient eux-mêmes l'aveu?

A cette goinfrerie, vice inhérent à la race, les législateurs allemands succombaient tout comme leurs vulgaires électeurs.

L'abbé Wetterlé, qui fut représentant de l'Alsace-Lorraine au Reichstag, a fait un tableau pittoresque de l'assaut que MM. les députés allemands donnaient aux buffets dans les soirées officielles auxquelles ils étaient conviés :

« Généralement, écrivait-il, le chancelier et ses collaborateurs reçoivent à neuf heures du soir dans leurs salons officiels. Après avoir salué le maître de la maison, qui se tient près de l'entrée, les invités se précipitent sur le buffet et le mettent au pillage. C'était toujours pour moi le spectacle le plus réjouissant. On eût dit vraiment que tous ces gens-là n'avaient pas mangé depuis huit jours, quand on les voyait mettre sur leurs assiettes des pyramides de victuailles. On se pressait, en effet, devant la grande table où se trouvaient les « délicatesses » les plus variées, depuis les jambons de Westphalie, juqu'aux « gâteaux en arbres » de Berlin, et, consciencieusement, chaque invité prenait de tous les plats, plaçant sans scrupules une tarte à la crème au-dessus d'une cuisse de poulet, pour ne pas faire grâce d'un seul plat à son hôte. Les domestiques étaient affolés tant l'impatience des convives les mettait sur les dents.

« Leur assiette remplie, les députés s'installaient à de petites tables, quand ils en trouvaient de libres, sinon, ils dévoraient, debout, leur pitance variée. Puis c'était la ruée vers le buffet à vins et à liqueurs... »

Ce tableau de la voracité des députés allemands pourrait comporter cette conclusion : « Un peuple a les représentants qu'il mérite. »

⁂

Les Allemands, au surplus, ont de qui tenir cet amour de l'empiffrement. Leur grand ancêtre Attila, à ce que rapporte l'historien Jornandès, ne mourut-il pas d'indigestion à la suite d'un repas de noces dans lequel il s'en était fourré jusque-là?

La plupart de leurs princes, de leurs électeurs, de leurs rois et de leurs roitelets, ne furent-ils pas des goinfres parfaits?

Chacun sait que Charles-Quint était le plus gros mangeur de son empire. Il déjeunait à cinq heures du matin d'une volaille bouillie dans du lait sucré et épicé. Après quoi il se rendormait. Il dînait à midi et mangeait de *vingt* plats. Il soupait deux fois, la première peu après vêpres, la seconde à minuit ou une heure du matin. Ce repas était peut-être le plus solide des quatre. Après la viande, il consommait une quantité énorme de pâtisseries et de bonbons. Et il accompagnait chaque repas de copieuses lampées de bière et de vin.

Ce régime dura quarante ans, à la fin desquels le sens du goût, mais non l'appétit, commença à manquer à l'empereur.

Dans toutes les cours allemandes, les préoccupations de la mangeaille passent avant toutes choses. Au sacre de Frédéric III, roi de Prusse, les grands maréchaux vont quérir les plats à cheval, en grand cortège, accompagnés de timbaliers et de trompettes; et l'on apporte sur la

table des bœufs entiers tout rôtis et farcis de volailles. A la cour de Hanovre, le budget de bouche excède le budget de la guerre, et le premier cuisinier reçoit des gages supérieurs à ceux d'un ministre d'Etat.

Le grand Frédéric lui-même bâfrait de la plus dégoûtante façon. M. Lenôtre nous le décrit à table :

« Il avale, broie, ronge comme un fauve; ses mains, sa bouche, ses joues sont inondées de sauce. Jamais il ne trouve assez épicés les mets qu'on lui sert : son cuisinier, las de reproches, a l'idée de saupoudrer les plats d'*assa fœtida*, et, ce jour-là, le roi se montre d'un appétit féroce. Il souffre d'horribles douleurs de goutte; n'importe, il se bourre; ses indigestions sont célèbres; dès qu'il reprend ses sens, c'est pour réclamer de la victuaille, du pâté d'anguille ou de Périgueux. Car son affectation de mépris pour tout ce qui vient de France n'englobe ni nos friandises ni nos bons vins. Quand, à force de s'empiffrer, il est à la mort, il mange encore, et comment! »

A la fin du XVII[e] siècle et au début du XVIII[e], c'est-à-dire au moment où la cuisine française était si délicate et si raffinée, Paris connut la plus enragée des bâfreuses allemandes, Elisabeth-Charlotte de Bavière, devenue par mariage duchesse d'Orléans et mère du Régent. Dès son arrivée en France, cette Teutonne forcenée avait marqué le plus profond dégoût pour tout ce qui ne procédait pas de la gastronomie d'outre-Rhin. Pour qu'une victuaille lui plût, il fallait qu'elle fût d'origine allemande et accommodée à la manière allemande. Elle en arriva à ne plus vouloir se nourrir que de plats allemands qu'on lui expédiait tout préparés de son pays d'origine. D'énormes colis de charcuterie et de *pumpernickel*, pain noir de Westphalie, lui parvenaient toutes les semaines, et elle s'en gorgeait avec une telle avidité que toute la cour s'amusait du bruit de ses indigestions.

Et c'étaient ensuite avec la princesse de Hanovre, sa tante, qui l'accompagnait et lui tenait tête dans ses ripailles, d'interminables commentaires sur le contenu de leurs chaises-percées.

Mais le type le plus représentatif de la gloutonnerie allemande, c'était ce Frédéric I[er] de Wurtemberg dont Napoléon disait plaisamment que, chaque fois qu'il venait à Paris, il y arrivait « ventre à terre ». Il avait, en effet, un abdomen énorme qui lui descendait jusqu'aux genoux. Quand il assista au banquet donné à l'Hôtel de Ville de Paris pour célébrer les noces de l'empereur et de Marie-Louise, il fallut, à sa place, faire une large échancrure dans la table, afin qu'il pût y loger son ventre.

***

Alors qu'en général, chez les autres peuples, on mange pour vivre, l'Allemand, lui, vit pour manger et cède irrésistiblement à une impulsion de goinfrerie. Aucun peuple n'a dans ses annales autant d'orgies gastronomiques. A toutes les époques, tous les étrangers qui ont voyagé en Allemagne ont noté le caractère glouton de la race.

Montaigne, après avoir parcouru longuement le pays et observé de près les mœurs des habitants, écrivait : « Leur fin est l'avaler plus que le goûter. »

Mais des Allemands eux-mêmes, des Allemands cultivés, honteux de la voracité de leurs compatriotes, n'ont pas hésité parfois à leur en faire honte. Kant, par exemple, dans un chapitre intitulé : *De l'abrutissement occasionné par l'usage immodéré des aliments*, leur rappelait qu'en se gorgeant de nourriture et de boisson, l'homme devient incapable de se servir de ses facultés dans les actions qui demandent de la promptitude et de la réflexion.

Mais en prêchant la sobriété le philosophe de Kœnigsberg prêchait dans le désert. On peut croire que, depuis deux siècles, aucune amélioration ne s'est produite dans les mœurs conviviales des Allemands et que leur voracité quant à la nourriture, leur amour immodéré de la saucisse et leur tendance aux beuveries excessives sont toujours les mêmes.

La preuve en est dans ces quelques lignes de Nietzsche — encore un philosophe dégoûté de ses compatriotes — qui nous serviront de conclusion :

« Si l'on considère la cuisine allemande dans son ensemble, que de choses elle a sur la conscience : les légumes rendus gras et farineux, l'entremets dégénéré au point qu'il devient un véritable presse-papier. Si l'on y ajoute le besoin véritablement animal de boire après le repas, en usage chez les vieux Allemands, et non pas seulement chez les Allemands *vieux*, on comprendra ainsi l'origine de l'esprit allemand, de cet esprit qui vient des intestins affligés. L'esprit allemand est une indigestion. »

Ernest LAUT.



LA COLLECTION DES TIMBRES

Hier encore sujet d'étonnement pour les profanes, la philatélie les séduit aujourd'hui pour mieux les envoûter demain...

par Didier DARTEYRE



EPUIS longtemps déjà le timbre-poste est l'objet *le plus collectionné au monde.* Il est aussi celui qu'il est le plus facile de négocier dans tous les pays et sous tous les climats, qu'il s'agisse de la Vieille Europe — berceau de la philatélie — ou du Nouveau Continent, où ses adeptes se comptent par millions. Et il faut bien dire que cet extraordinaire essor, qui se manifeste avec une force égale dans les deux hémisphères et dans toutes les couches de la société, s'explique par les aspects à la fois nombreux, variés et séduisants de la philatélie.

Certes, le goût de collectionner est inné chez beaucoup de nos contemporains, plus particulièrement dans les milieux le plus ouverts aux recherches et à l'étude. Certes, la collection des timbres constitue un heureux dérivatif à nos préoccupations matérielles ou morales, en même temps qu'une source de satisfaction de tout ordre. Mais les raisons de l'immense vogue de la philatélie sont autant de racines profondes qui assurent à cette dernière un développement encore plus vaste et un avenir encore plus prospère. Aussi, il semble qu'il soit indispensable, dans le cadre de cette chronique, de préciser les facteurs essentiels du succès présent et futur de la collection des timbres-poste.

*
**

Rappelons tout d'abord que l'ancêtre des vignettes postales est le « un penny noir » de Grande-Bretagne, émis en 1840 et qui, des plus finement gravés, s'orne d'un profil de la reine Victoria Ier. Cette valeur est donc plus que centenaire et il s'agit là d'un excellent timbre moyen,

qui se situe normalement parmi les meilleurs « classiques ». Par la suite, en 1843, le Brésil devait suivre l'exemple de la Grande-Bretagne en émettant trois timbres de 30, 60 et 90 reis, aujourd'hui des plus recherchés dans le monde entier et dont la valeur s'accroîtra encore beaucoup. Puis, les colonies britanniques ayant été dotées tour à tour de vignettes spéciales, la Suisse, la France, la Belgique, les Etats-Unis, le Chili, les Pays-Bas, les anciens Etats allemands, l'Espagne, les duchés et royaumes italiens, l'Argentine, l'Uruguay, la Russie, la Pologne, les pays scandinaves, le Pérou, la Grèce, d'autres encore, procédèrent à des émissions de timbres-poste. Et le nouveau mode d'affranchissement des correspondances gagnant de proche en proche, il n'y eut bientôt plus de pays sans timbres-poste ni collectionneurs, ce qui donna naissance à la philatélie, nouvelle science faite de l'étude de toutes les figurines postales, de leurs variétés d'impression, de nuance, d'oblitération, de papier ou de filigrane, sans oublier les erreurs, les doubles-frappes, les retouches, les planches, les centres ou cadres renversés (dans les timbres tirés en deux couleurs), les différences existant dans la dentelure ou le dessin des timbres-poste, etc.

La philatélie est en effet une science, une science divertissante, qui a permis à d'innombrables chercheurs de s'intéresser aux dates d'émissions, aux chiffres des tirages, au classement des oblitérations — dont certaines sont des raretés du premier ordre de grandeur — et à celui des qualités de gravure. Autant de travaux sans lesquels il n'eut jamais été possible de fixer le statut d'une seule émission ou de quelque valeur parue isolément.

*
**

Dès lors, la philatélie était définitivement « lancée » et pouvait être assurée de bases sûres permettant des expertises à la fois rapides et exactes, ainsi qu'une juste estimation de tous les timbres émis par les pays d'Europe ou d'outre-mer. Et cette estimation s'exprimant, chaque année dans des catalogues rédigés par des philatélistes réputés pour leur impartialité et leur expérience, il s'ensuit que les collectionneurs ont à leur disposition un ensemble de cotations qui exclut toute fantaisie et toute évaluation arbitraire.

Nous touchons là au fond même du problème, car cet état de choses donne aux transactions philatéliques une sûreté et une stabilité que n'offre aucun autre objet de collection. Aussi, doit-on voir dans la publication annuelle de ces ouvrages une des causes principales du caractère précis et sérieux de la collection des timbres.

Mais c'est là un aspect qui n'intéresse que ceux pour qui la philatélie est avant tout un bon placement, ce qui fait d'eux des amateurs de « seconde zone ». Car la recherche et le classement des timbres-poste s'élèvent au-dessus des considérations d'ordre financier, pour se situer sur un plan plus « passionnel », ce qui n'empêche point les pièces qui garnissent les albums de se bonifier avec l'aide du temps!...

Il est en effet beaucoup d'autres choses qui expliquent le succès de la philatélie, notamment les illustrations — le plus souvent très décoratives — qui, par des milliers de portraits, de reproductions de scènes politiques ou des vues de batailles, résument toute l'histoire des peuples, tandis que d'autres figurines passent en revue le passé artistique, la vie économique ou les richesses de toutes les parties du monde, qu'il s'agisse de la flore ou de la faune, de l'activité maritime ou coloniale, des exploitations forestières, minières ou agricoles, ou bien encore des curiosités géographiques : volcans, geysers, chutes d'eau, fleuves immenses, lacs gigantesques ou baies célèbres. Aussi, en dehors même de l'intérêt très vif que ces illustrations offrent pour ceux qui connaissent déjà l'Histoire du monde ou les ressources de chaque pays, il est un fait que tous les professeurs de lycée ou de collège ont à mainte reprise enregistré : *les élèves philatélistes sont toujours les premiers de leur classe*, car ils apprennent en se divertissant — sans contrainte d'aucune sorte — une foule de choses utiles dont ils se souviennent par la suite avec un rare bonheur.

⁂

Membres de dynasties disparues — des Pharaons ou des Aztèques aux Romanoff ou aux Habsbourg — grands hommes d'Etat, chefs militaires, compositeurs célèbres, peintres, sculpteurs ou écrivains d'autrefois, de naguère ou d'aujourd'hui; inventeurs ou précurseurs de tout ordre; explorateurs ou navigateurs; découvreurs de terres ou hardis pionniers — de Christophe Colomb ou de Magellan à James Cook, Bougainville, La Pérouse ou de Brazza — tous illustrent de leur effigie des milliers de timbres-poste. Et les « petits hommes » eux-mêmes ne se sont pas oubliés qui, de leur vivant, se sont fait portraicturer et reproduire sur de nombreuses figurines, sans vouloir s'avouer qu'ils conduisaient leur pays dans le chemin creux de la défaite, de la souffrance ou du déshonneur. C'est ainsi que l'on peut voir se succéder, formant un étonnant contraste avec tous les hommes de valeur de cet extraordinaire Panthéon qu'est la philatélie, des profils de Hitler, de Mussolini, de Franco, de Togo, de Pétain, de Horthy, de Quisling et aussi, mais à titre posthume, de Codreanu pour la Roumanie!...

Puisse cette galerie « bien spéciale » rappeler à ceux qui auraient quelque tendance à l'oublier que les régimes de tyrannie ou d'oppression n'ont jamais su engendrer autre chose que d'inutiles tueries, que de monstrueuses souffrances morales ou physiques et que la destruction des richesses léguées aux hommes par des siècles de travail et de sacrifices...

⁂

Il est encore bien des aspects de la philatélie que nous souhaiterions de mettre en relief, mais le cadre forcément restreint qui nous est imparti ici nous contraint à abréger. Aussi bien n'avons-nous voulu que souligner le caractère captivant d'une collection de timbres-poste, qui n'est point — comme d'aucuns le pensent encore — quelque banal groupement de vignettes multicolores. Mais il nous faut préciser que les timbres classiques, c'est-à-dire les timbres *anciens*, sont ceux auxquels doivent s'intéresser ceux qui, nouveaux venus à la philatélie, désirent s'orienter dans une voie saine et profitable, les nouveautés n'étant que des valeurs spéculatives qui comportent beaucoup d'aléas et dont le prix est souvent plus élevé que celui des timbres anciens.

Car il n'est point indispensable, pour constituer une belle collection, de posséder quelqu'une des pièces rarissimes dont la valeur dépasse parfois un million de francs. La philatélie est en effet à la portée de toutes les bourses et c'est même à cet heureux état de choses qu'elle doit la part majeure de son extraordinaire vitalité. L'essentiel, c'est que tous les philatélistes sachent s'inspirer de la vérité que voici : pour aussi paradoxal que cela puisse paraître, tout objet fabriqué *pour* les collectionneurs ne saurait être un véritable objet de collection, ce dernier devant au contraire dater d'une époque où nul ne songeait qu'il serait un jour collectionné. En dehors de cela, il n'y a place que pour la spéculation, le jeu et... l'exploitation éhontée des acheteurs, qu'il s'agisse de timbres-poste ou de livres à tirage limité et dits « éditions rares ».

Et pour terminer, comparons ici quelques-uns des prix pratiqués il y a par exemple vingt ans ou trente ans et ceux que nous enregistrons présentement. On observera que, même en tenant compte de l'énorme abaissement du pouvoir d'achat de certaines devises, les hausses dépassent considérablement cette dévalorisation et qu'il n'est aucun autre objet de collection qui ait vu, autant que le timbre, hausser en sa faveur des cotes naguère regardées comme des plus élevées.

En 1913-14, un bel exemplaire du 15 centimes vert de France, 1849, trouvait rarement acheteur à plus de dix francs. En 1916-17, le même timbre atteignait cinquante francs, pour passer à 100 ou 125 en 1920-22. A la veille de la guerre, en 1939, la même valeur voyait son prix s'élever entre 400 et 600 francs, pour atteindre en 1942 un prix variant entre 10.000 et 20.000 francs

selon ses qualités. Or, en considérant que le prix de la vie a décuplé de 1939 à 1942, on ne dépasserait point 5.000 ou 6.000 francs. Quant à la période de 1913 à 1939, elle a vu la valeur du 15 centimes vert passer de 10 à 500 francs, soit cinquante fois le prix pratiqué avant le conflit de 1914.

Il en est de même de la plupart des timbres de France — notamment pour le 5 francs de l'Empire — et pour l'immense majorité des autres pays. Voici, à ce propos, quelques chiffres pris au hasard et qui constituent autant d'exemples typiques.

N°	Cote 1916	Cote 1925	Cote 1943
	ETATS-UNIS		
1	25	175	1.500
2	100	300	6.000
20	75	300	3.500
38	60	450	7.500
47	12	45	750
	TRINITE		
6	175	1.500	75.000
7	250	2.000	75.000
	GRANDE-BRETAGNE		
1	7,5	50	750
	NORVEGE		
1	10	50	600
	AUTRICHE		
(journaux) 10	4,5	18	1.000

N°	Cote 1916	Cote 1925	Cote 1943
	CANADA		
5	20	60	2.000
	RUSSIE		
1	20	200	3.750
	PAYS-BAS		
1	5	12,5	175
2	2,5	6,5	125
3	40	125	1.500
	ESPAGNE		
1	0,75	10	100
	ILES DE TURK		
5	500	4.500	50.000
	VICTORIA		
3	25	250	4.500

Nous pourrions citer à l'infini des exemples de cet ordre, mais il semble que ces quelques chiffres soient suffisants pour donner une idée exacte de l'énorme accroissement des prix, dû lui-même à l'énorme accroissement du nombre des collectionneurs.

Cependant, il est des pays qui sont aujourd'hui beaucoup plus demandés que par le passé et qui verront hausser les cotes de leurs timbres dans des proportions en quelque sorte insoupçonnées. Ce sont, entre autres, tous les Etats de l'Amérique du Sud — Brésil, Argentine, Chili, Uruguay, Colombie, etc. — et certains Etats de l'Amérique du Nord, notamment le Mexique et le Canada, ainsi que d'anciens « territoires » comme la Colombie britannique ou Vancouver, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, très recherchés sur les marchés anglais et américain. Et pour ne donner que quelques exemples, mentionnons les numéros 13, 15, 21 et 121 d'Argentine; 1 à 5 de Buenos-Ayres; 13 et 18 de Bolivie; 3, 8, 9, 10, 30, 45 et 46 du Brésil; 4, 5, 11, 12, 19, 23, 24, 32, 38, 39, 49*b* à 53*b* et 166*a* du Mexique; 1 à 5 de Colombie britannique; 10 à 14 et 41 de Colombie, qui sont tous insuffisamment cotés et qui atteignent aujourd'hui des prix très supérieurs aux chiffres du catalogue. Il s'agit là de valeurs d'un très grand avenir.

Didier DARTEYRE.


ACTUALITÉS
NOUVELLE ANNÉE
" Elle sait ce qu'elle veut votre petite !
— Comment l'appelez-vous
— VICTOIRE, Bien entendu !
1945
— COLIS FAMILIAUX —
" ?... ?... ??
— La douzaine d'oeufs envoyée par la cousine du MANS !! "
L'HABITUÉE DES FILES EST MYOPE —
" Qu'est-ce qu'on vend ?
" Nous dînerons sans façon, Lieutenant, MENU MILITARI comme on dit, et à l'infortune du pot ! "
— PRÉDICTION —
LE DÉGEL EST PROCHAIN
achef



VEINOTROPE

TRAITEMENT de la MALADIE VEINEUSE et de ses COMPLICATIONS

VEINOTROPE Féminin **VEINOTROPE Masculin**

Deux comprimés au lever et deux comprimés au coucher, ou suivant prescriptions médicales. Trois semaines par mois.

3 FORMULES

VEINOTROPE Poudre

Plaies en général et traitement externe des ulcères variqueux.
Poudrer après lavage au sérum physiologique; recouvrir de gaze stérile. Conjuguer le traitement local avec l'administration interne de Comprimés de VEINOTROPE.

3 FORMULES

LABORATOIRES LOBICA, 25, RUE JASMIN, PARIS-16e



AZOTYL

COMPLÈTE LA CURE D'AIR PUR

Une ampoule tous les jours ou tous les 2 jours.

6 pilules par jour aux repas dans l'intervalle des injections.

LABORATOIRES LOBICA, 25, RUE JASMIN, PARIS-16e

LABORATOIRES LOBICA

LACTOBYL TAXOL

Toutes modalités de la Constipation — Rééducateur de l'intestin

NOMS DES PRODUITS	COMPOSITION	INDICATIONS THÉRAPEUTIQUES	FORMES	MODE D'EMPLOI ET DOSES
AZOTYL	Extrait biliaire Cholestérine Goménol - Camphre Menthol	Etats de dénutrition et de carence Anémies Infections Broncho-pulmonaires	*a)* Ampoules *b)* Pilules glutinisées	*a)* Injections sous-cutanées ou intra-musculaires, tous les jours ou tous les 2 jours et suivant prescription médicale. *b)* 6 pilules par jour aux repas et dans l'intervalle des piqûres.
BEATOL	Diethylmalonylurée Extrait de Jusquiame Extrait de Valériane	Hypnotique Sédatif nerveux	*a)* Ampoules *b)* Liquide *c)* Comprimés	*a)* Injections sous-cutanées ou intra-musculaires, suivant prescription médicale. *b)* 1 à 4 cuillerées à café. *c)* 2 à 4 par jour.
CARDITONE	Extrait de Strophantus Sulfate de Spartéine Extrait de Muguet	Cardiopathies valvulaires Myocardites Péricardites Insuffisance cardiaque	Comprimés	2 à 5 comprimés par jour et suivant prescription médicale.
LACTOCHOL	Ferments lactiques désséchés Extrait biliaire dépigmenté et décoloré	Infections intestinales Entérite (adulte et nourrisson) Insuffisance biliaire	*a)* Comprimés *b)* Granulé	*a)* Par jour - 4 à 12 comprimés (adultes) - 2 à 6 (enfants) - 1/2 comprimé matin et soir (nourrissons). *b)* Par jour - 4 à 12 cuillerées à café (adultes) - 2 à 6 (enfants) - 1/2 cuillerée à café matin et soir (nourrissons).
SÉRÉNOL	Peptones liquides polyvalentes - Phényl-Ethyl Malonylurée Héxaméthylène-tétramine - Extraits de passiflore, d'anémone, de boldo - Teinture de cratœgus et de belladone	Déséquilibre neuro-végétatif Etats anxieux Emotivité - Insomnies Palpitations Dyspepsies nerveuses.	*a)* Liquide *b)* Comprimés *c)* Suppositoires	*a)* 1 à 3 cuillerées à café dans les 24 heures. *b)* 2 à 5 comprimés dans les 24 heures. *c)* 1 à 3 suppositoires dans les 24 heures.
URALYSOL	Acide Thyminique Héxamétylènetétramine Lysidine - Anhydro-Méthylène citrate d'hexaméthylène-tétramine - Carbonate de lithine	Rhumatismes - Goutte Coliques hépatiques et néphrétiques Infections urinaires	Granulé	1 cuillerée à café matin et soir et suivant prescription médicale.
VEINOTROPE M. masculin (comprimés roses) F. féminin (Comprimés violets)	Parathyroïde-Ovaire (ou Orchitine) - Surrénale Pancréas - Hypophyse Marron d'Inde Hamamelis virginica Noix vomique	Maladie veineuse et ses complications Puberté - Age critique	Comprimés	2 comprimés le matin au lever et 2 comprimés le soir au coucher. 3 semaines de traitement, 1 semaine de repos. *Formule F:* Interrompre pendant la période menstruelle.
VEINOTROPE **(poudre)**	Extrait embryonnaire Protéoses hypotensives du Pancréas Calomel - Talc stérile	Ulcères simples ou variqueux et plaies en général	Poudre	Poudrer après lavage au sérum physiologique et recouvrir de gaze stérile.

Établ. Busson, impr., 117, r. des Poissonniers, Paris (France).

REVUE MÉDICALE ET LITTÉRAIRE

L'ORIENTATION MÉDICALE



ANNÉE 1945 - N° 2



CARDITONE

TONI-CARDIAQUE D'ENTRETIEN

DOSES : 2 à 5 comprimés par jour et suivant prescription médicale.

LABORATOIRES LOBICA, 25, RUE JASMIN, PARIS-16e

L'ORIENTATION MÉDICALE

REVUE ÉDITÉE PAR LES LABORATOIRES LOBICA
ET RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

SOMMAIRE

Tous les articles et dessins parus dans l'**Orientation Médicale** sont inédits

PAGES MÉDICALES INÉDITES

PAGES LITTÉRAIRES INÉDITES

CORRESPONDANCE

LABORATOIRES LOBICA

25, RUE JASMIN, PARIS (16e) — TÉLÉPHONE : AUTEUIL 81-45

1945 — N° 2



L'avenir de la Pathologie bronchique

par

MM. P. AMEUILLE et J.-M. LEMOINE

Membre de l'Académie de Médecine
Médecin de l'Hôpital Cochin

Médecin Assistant de l'Hôpital Cochin



ANS les préoccupations du médecin contemporain, la pathologie des bronches n'a pas joué jusqu'à présent un rôle bien important. Il a pris l'habitude d'appeler bronchite l'association de toux et d'expectoration un peu prolongée, surtout si, au moment de son examen, l'auscultation lui révèle des râles sonores. Il dit qu'il existe une « dilatation des bronches », caractérisée à son sens par l'abondance et la persistance des expectorations et contre laquelle la thérapeutique est peu armée. En dehors de cela, il n'a pas besoin de penser aux bronches dans sa clinique courante et se croit en droit de les considérer seulement comme un tube vecteur de l'air circulant entre les alvéoles et l'extérieur, sans que ce tube ait beaucoup plus de réactions qu'une conduite de gaz ou un tuyau de circulation d'eau.

L'absence d'intérêt pour la pathologie bronchique éventuelle s'est manifestée même chez les plus curieux d'entre nous, puisqu'à l'autopsie — et cela depuis longtemps —, on ne se donne même pas la peine d'ouvrir la trachée et les bronches.

Progrès d'exploration clinique

La clinique auscultatoire attribue aux bronches les râles sonores, ronflants et sibilants qu'on appelle râles de bronchite. Rien n'est moins justifié que cette attribution. Il est possible, probable même, que des mucosités attardées dans la partie postérieure de la glotte en soient la cause.

L'avènement de l'examen radiologique n'a pas apporté de progrès dans l'exploration de la trachée et des bronches parce que leurs parois n'ont pas une densité optique suffisante pour

faire contraste avec celles des parenchymes environnants. Et même la radiographie en tranches, si fort à la mode en ce moment, ne décèle qu'imparfaitement les très grosses modifications de calibre des canaux bronchiques les plus volumineux.

La réalisation du contraste si désirable n'est réalisable que par le procédé de bronchographie lipiodolée de Sicard et Forestier, procédé révolutionnaire par ses conséquences, puisqu'il est le point de départ de la nouvelle pathologie bronchique, en révélant au moins les modifications de calibre des bronches injectées.

L'examen direct par bronchoscopie, plus ancien que la bronchographie lipiodolée, n'a donné que depuis peu des résultats cliniques, eux aussi révolutionnaires, parce que sa brutalité, ses difficultés d'emploi l'ont fait réserver pendant de longues années aux cas d'extrême urgence, à l'extraction des corps étrangers. Il a fallu les perfectionnements instrumentaux apportés par Chevalier-Jackson, les perfectionnements des méthodes d'emploi apportés par Haslinger, pour que l'endoscopie bronchique devienne aussi facilement supportée par les malades que la rectoscopie et la cystoscopie et qu'elle entre dans la clinique courante.

Armés de la bronchographie lipiodolée qui nous indique les calibres bronchiques, de la bronchoscopie qui permet l'inspection directe de la lumière et des parois, on arrive maintenant à accumuler les observations de faits où la pathologie bronchique joue un rôle insoupçonné, à « découvrir de nouvelles maladies », et des maladies que l'on peut traiter efficacement.

Mais un troisième progrès a été réalisé, qui est un progrès de physiologie pathologique. Tous les médecins ont lu, ou devraient lire, dans une excellente plaquette de Léon Binet : « Comment se défend l'organisme devant les agressions de l'appareil respiratoire ». On y apprend que la trachée, les bronches ne sont pas un tube inerte, qu'elles sont contractiles et que leur appareil musculaire joue en physiologie et en pathologie un rôle important. Mais il y a, associées à leurs muscles, des glandes dont la sécrétion, de densité variable, recouvre la surface muqueuse d'un tapis visqueux et des cils vibratiles qui impriment à ce tapis un mouvement incessant le dirigeant vers la glotte et le carrefour digestif. Les mouvements de la paroi, le mouvement du tapis muqueux jouent un rôle qu'on commence à deviner et qui domine, non seulement la pathologie bronchique, mais aussi la pathologie pulmonaire.

Nouvelles maladies des bronches

De ce qui vient d'être dit, il résulte qu'on peut réellement explorer les bronches aujourd'hui, alors qu'on ne savait pas les explorer il y a vingt ans. Il résulte aussi qu'on les examine maintenant à l'autopsie, alors qu'on ne se donnait pas la peine de le faire et, qu'enfin, nous connaissons assez bien la fonction d'élimination des bronches de laquelle nous ignorions tout. Peut-être cela ne nous a-t-il pas fait découvrir de « nouvelles maladies » des bronches, mais nous a fait voir leurs maladies sous un aspect tout nouveau avec une importance insoupçonnée.

Prenons-les chapitre par chapitre. D'abord la bronchectasie, la plus anciennement individualisée par Laënnec. Cent ans après lui, on n'en connaissait que les formes catarrhales, celles qui s'accompagnent d'une expectoration surabondante. Encore, faute d'une preuve séméiologique aussi valable que celle fournie par la bronchographie lipiodolée, on ne pouvait les différencier de façon ferme d'autres maladies richement catarrhales, comme les abcès chroniques du poumon et toute cette masse d'affections qu'on rangeait sous le nom de bronchites chroniques. En revanche, les bronchectasies sans expectoration étaient complètement ignorées. Toute la clinique classique de la bronchectasie est à refaire, et la valeur de son « expectoration typique » doit être de nouveau discutée — nous ne pouvons le faire ici.

Bien plus que la bronchectasie, la bronchite fait partie des diagnostics médicaux fréquem-

ment posés : l'association de toux, d'expectoration abondante, avec un peu d'hyperthermie et la perception de râles sonores à l'auscultation constituent, pour le médecin moyen, l'ensemble de constatations cliniques sur lesquelles on peut poser le diagnostic de bronchite : bronchite aiguë si l'affection guérit à la longue, bronchite chronique, quand la toux et l'expectoration s'éternisent. S'il s'y surajoute de la gêne respiratoire, on parle naturellement d'emphysème. Nous trouvons-là une des fâcheuses habitudes de la pratique médicale contemporaine : poser des étiquettes anatomiques, emphysème, bronchite, sur des complexes cliniques, sans avoir vérifié par examen direct qu'ils se correspondent. Ce diagnostic de « bronchite » suppose, en effet, comme substratum anatomique l'existence de lésions de caractère « inflammatoire » dans les bronches et, par surcroît, une origine infectieuse à ces lésions. L'exploration endoscopique directe est loin d'avoir donné tout ce qu'elle pourra donner dans l'exploration de ce qu'on appelle « bronchites ». De même que F. Bezançon et Célice ont « démembré » l'emphysème, nous avons essayé d'analyser ce « concept de bronchite », de montrer qu'il est fait d'éléments disparates qu'un avenir proche dispersera dans des maladies dans lesquelles l'infection, l'inflammation et peut-être, les bronches mêmes, ne joueront pas un rôle de premier plan.

L'asthme est plus ou moins rattaché — et à juste titre — à la pathologie bronchique. Hors de France, on l'appelle volontiers asthma bronchiale. L'exploration directe des bronches a permis, non sans quelques difficultés, d'aborder l'étude de la sécrétion bronchique, de l'aspect de la muqueuse et du tonus bronchique dans l'asthme. Cette étude n'est pas encore poussée assez loin pour qu'on puisse en tirer un parti théorique ni pratique, mais elle est pleine de promesses.

Et nous arrivons maintenant à des maladies qui paraissent nouvelles, parce que, considérées comme exceptionnelles, il y a trente ans; elles ont été démontrées fréquentes par les progrès de l'exploration bronchique. Il s'agit du cancer bronchique, de la tuberculose et des sténoses des bronches, enfin des lésions hémorragiques de la muqueuse bronchique.

Le « cancer bronchique » est vraiment la grande découverte clinique. Comme le dit Overholt, c'est une maladie banale toujours camouflée. Elle est banale parce que les initiés la rencontrent à chaque pas: c'est peut-être l'affection broncho-pulmonaire la plus fréquemment rencontrée après la cinquantaine. Elle est toujours camouflée, parce qu'elle ne fournit pas de signes, situés à son siège vrai, à l'exploration classique. Ce cancer siège dans les bronches : il est à peu près inaudible et imperceptible à l'examen radiologique. En revanche, les signes perceptibles par les examens courants sont des signes de retentissement pulmonaire. Nous avons montré avec J. Fauvet que presque tous les signes perçus dans les champs pulmonaires au cours du cancer bronchique répondent non à une extension du processus néoplastique même, mais à des lésions dues à la stase bronchique ou à l'écrasement des vaisseaux de la bronche : collapsus banal, engouement, suppuration avec excavation, dilatations bronchiques. Autrefois, on posait sur ces états pathologiques le diagnostic de « congestion pulmonaire traînante », d'abcès du poumon, de gangrène pulmonaire, etc. et même à l'autopsie, comme on n'explorait pas les bronches, on ne découvrait pas le cancer bronchique causal. Aujourd'hui, dès qu'une affection pulmonaire, qui ne fait pas sa preuve indiscutable, apparaît chez un homme qui a atteint ou dépassé cinquante ans, nous pensons à la maladie banale camouflée, nous faisons une exploration bronchique directe, une biopsie, s'il y a lieu, et, dans quelques cas heureux, on arrive à appliquer un traitement utile. Nous n'avons pas découvert une maladie nouvelle, mais une maladie à côté de laquelle nous passions toujours autrefois.

Il y a trente ans, nous n'aurions jamais pensé à faire le diagnostic de tuberculose bronchique, Aujourd'hui, il se fait couramment : nous connaissons la tuberculose bronchique associée à la tuberculose parenchymateuse du poumon. Nous la suspectons sur l'apparition d'une condensation rétractile, sur le comportement spécial d'une cavité sous pneumothorax, et l'exploration directe en fait la preuve.

Mais nous avons appris à connaître des formes cliniquement primitives de la tuberculose bronchique, qui se révèlent par de l'expectoration bacillifère, sans lésions pulmonaires décelables à l'examen radiologique (cracheurs sains de bacilles) et se démontrent par l'endoscopie bronchique.

La tuberculose bronchique est souvent grave, souvent aussi guérissable, mais elle guérit trop souvent d'une façon imparfaite et au prix d'une sténose bronchique. Les sténoses bronchiques peuvent être dues aussi à d'autres conditions pathologiques que la tuberculose. Comme toutes les obstructions bronchiques, elles peuvent causer des « lésions d'amont » dans le poumon ventilé par la bronche malade. Ces lésions semblent prendre toute l'importance, et la sténose qui en est l'origine n'est reconnue que par un clinicien averti et seulement depuis qu'on sait explorer les bronches.

Qu'on ne dise pas que ce sont des découvertes d'un intérêt spéculatif. On peut arriver à guérir des tuberculoses bronchiques primitives par nettoyage endoscopique pur et simple, ou, au besoin, par irradiation endoscopique aux rayons ultra-violets (méthodes de Kernan).

En dernier ressort pour les sténoses, comme pour la tuberculose, on a la ressource de l'exérèse chirurgicale massive du poumon et de la bronche malades, et c'est-là l'avenir de la chirurgie en tuberculose pulmonaire. Entre les mains de Dolley et Jones, de Thornton et Adams, de Churchill et Klopstock, d'Overholt et Norman Wilson, elle donne, dès maintenant, les résultats les plus encourageants.

L'examen direct des bronches a encore un petit intérêt, c'est celui de la découverte d'une origine bronchique à certaines hémoptysies : taches d'aspect purpurique ou naevique, macules rosées surélevées saignant facilement au contact, vaisseaux de la sous-muqueuse d'une visibilité anormale. Ce aspects, découverts par bronchoscopie chez des hémoptoïques récidivant, semblent démontrer l'origine du saignement et probablement aussi son innocuité.

Incidence des affections bronchiques sur la pathologie pulmonaire

Une atteinte de la paroi bronchique, ou un trouble du fonctionnement de ses dispositifs d'élimination, peut avoir, sur les bronches d'amont et sur le parenchyme pulmonaire correspondant, une action qui n'a pas encore été beaucoup étudiée jusqu'à présent, parce qu'on ne pense aux bronches que comme à des tubes dont la fonction est d'assurer la circulation de l'air entre l'extérieur et les alvéoles, et pas autre chose.

Or ces bronches ont, en même temps, une fonction d'élimination importante. Elles éliminent non seulement les produits contenus dans l'air inspiré qui circule dans leurs cavités et qui se sédimentent comme corps étrangers en tombant sur leurs parois, mais aussi les produits que le courant d'air a pu amener jusqu'aux alvéoles et, inversement, les produits amenés dans les alvéoles et peut-être les bronches par transsudation à partir des capillaires de la paroi.

Le décompte de ces produits n'a pas encore été fait d'une façon bien complète. Ce sont peut-être des corps inertes éliminés de la circulation au niveau du poumon ou aussi bien des agents bactériens dont le sang se débarrasse au profit de l'activité alvéolaire.

Ces produits, ces agents bactériens, tombent dans l'alvéole à l'état libre ou phagocytés. Ils y sont d'abord englués dans une mince couche de sérosité exsudée elle aussi et qui tapisse, même à l'état normal, l'intérieur de la paroi alvéolaire. Ils parviennent par un mécanisme facilement imaginable, mais moins facilement démontrable, jusqu'à l'origine du tapis muqueux des bronches dans les bronches sus-nodulaires. A partir de ce moment, ils sont fixés dans le mucus bronchique, dont la propriété principale est justement et avant tout cette fixation. Ce mucus bronchique est animé d'un mouvement continu grâce aux cils vibratiles de la muqueuse qui l'amènent progressivement, à la vitesse de quelques millimètres à la minute, vers l'orifice glottique où il est basculé dans l'œsophage. On trouvera dans le livre tout récent de Policard et Galy, sur les bronches, l'essentiel des faits anatomiques et physiologiques qui permet de comprendre ce cheminement.

Le mouvement d'évacuation bronchique, dû au tapis muqueux mobile de la muqueuse des

bronches et de la trachée, ne s'arrête jamais, pendant la vie, sauf destruction matérielle de la muqueuse qui en est le support et l'agent.

Comment donc peut-on parler de troubles de stase produits par interruption de ce mouvement? Pour deux raisons : d'abord parce qu'à l'état pathologique, certaines lésions destructives peuvent et doivent produire cet arrêt; ensuite, parce qu'il est probable que certaines circonstances physio-pathologiques peuvent le réaliser plus ou moins complètement.

Stase en amont de lésions bronchiques

Pour produire la stase, il faut que les lésions détruisent la muqueuse bronchique et la détruisent sur une assez grande étendue de la circonférence bronchique pour qu'il n'y ait pas de possibilité de suppléance par des parties saines.

Toutes ces ulcérations et, en partie, les ulcérations tuberculeuses qui réalisent ces conditions, peuvent produire la stase. Les ulcérations ayant abouti à une sténose cicatricielle, sans que la cicatrice soit recouverte d'épithélium vibratile et sécrétoire normal, produiront des accidents analogues.

Enfin, les tumeurs bronchiques étendues oblitérantes la produiront au maximum.

Le résultat de cette stase, c'est l'accumulation de mucus en amont de la zone bronchique malade. C'est quelquefois le reflux du mucus dans les cavités alvéolaires, pouvant entraîner par réaction une abondante transsudation de sérosité et des coagulations fibrineuses, presque toujours de la diapédèse leucocytaire et de la desquamanation du revêtement alvéolaire.

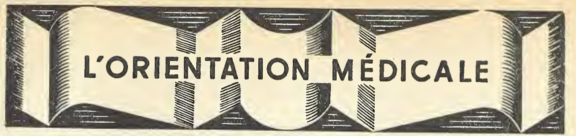
Restent maintenant ces stases d'amont s'infectant par des agents bactériens qui ne sont pas nécessairement apportés par le courant inspiratoire mais peuvent très bien provenir du sang lui-même et on a ainsi des lésions qui vont de la simple pneumopathie inflammatoire condensante jusqu'à la pneumopathie suppurée et à l'abcès gangréneux du poumon.

D'après les observations des physiologistes, le mouvement des cils vibratiles bronchiques ne s'arrête jamais pendant la vie, mais certaines circonstances peuvent faire qu'ils deviennent impuissants à assurer le déplacement continu du mucus qui les recouvre. On sait, par exemple, que certaines conditions d'abondance, de viscosité anormale de ce mucus réalisent l'arrêt du mouvement d'expulsion de celui-ci, de sorte que cela nous fournit une hypothèse plausible pour expliquer certains faits de stase bronchique que nous avons constatés, qui ont toujours été mortels, à la suite de pneumonie tuberculeuse, de pneumonie banale ou, même, dans des conditions pathologiques obscures comme ce curieux cas d'obstruction bronchique par moule fibrinomuqueux qu'ont étudié Ameuille et Tulou.

On peut même se demander si ce n'est pas une stase bronchique due à l'inhibition momentanée ou prolongée du mouvement d'évacuation du mucus bronchique qui est à l'origine d'un grand nombre de faits de pathologie pulmonaire et, en particulier, des lésions infiltrées pneumoniques et tuberculeuses.

Par ce rapide exposé, on se rend compte des vues nouvelles que l'invention de procédés d'exploration inédits et la découverte de faits physiologiques, passés inaperçus jusqu'à présent, ouvrent à la pathologie broncho-pulmonaire. Dès à présent, elle s'enrichit tous les jours et elle ne cessera de le faire en suivant cette voie. C'est pourquoi nous aurions aussi bien pu intituler ce travail : l'avenir de la pathologie broncho-pulmonaire.

P. AMEUILLE et J.-M. LEMOINE.



Du traitement de certaines Rhinorrhées purulentes par le Mercurochrome suivant la technique de Proetz

par MM.

Maurice LALLEMANT et **Robert PARIZY**

Oto-Rhino-Laryngologiste des Hôpitaux
Chef de consultation O. R. L.

Assistant O. R. L.

de l'Hôpital Bretonneau



ES méthodes usuelles de traitement de rhinorrhées purulentes, en dehors de l'intervention chirurgicale, consistent en instillations, vaporisations, badigeonnages ou méchages.

Quant au traitement chirurgical, il consiste :

Soit en éradications de polypes, éradications qu'il faut répéter assez souvent, qui ne sont que palliatives, et qui finissent par lasser les malades et agacer les médecins;

Soit en interventions plus importantes : c'est le curettage de l'ethmoïde, aux résultats les plus incertains, et qu'il faut souvent recommencer plusieurs fois, sans pour cela obtenir de guérison vraie.

Un nouveau procédé pourrait, à notre avis, prendre une place importante dans le traitement des rhinorrhées purulentes : c'est la méthode de déplacement utilisant le mercurochrome comme agent thérapeutique.

Elle ne prétend pas remplacer les interventions chirurgicales en général, mais plutôt les aider, ou les retarder, ou même les supprimer dans certains cas.

La méthode de déplacement consiste à remplacer l'air normalement contenu dans les méandres des fosses nasales et leurs cavités annexes, par un liquide qui peut être soit radiopaque, soit médicamenteux, et c'est ce dernier cas qui nous intéresse particulièrement dans cet article.

C'est à Proetz, de Saint-Louis (Missouri) que revient le mérite d'avoir mis au point, en 1925, cette méthode, à J.-M. Le Mée et M. Bouchet, de l'avoir vulgarisée en France en 1932.

Nous ne nous étendrons pas sur le principe physique de la technique, principe qui ressort de la loi de Mariotte et qui peut se résumer de la façon suivante : sur un malade en position convenable dont on a rempli les fosses nasales avec le liquide utilisé, si l'on exerce une aspiration en cavité close on soustrait de l'air dans le dédale des fosses nasales et cet air est immédiatement remplacé par le liquide employé dès que cesse l'aspiration. L'agent médicamenteux se trouve dès lors au contact de toutes les parties de la muqueuse.

Sa technique est simple.

Elle nécessite une canule d'aspiration spéciale, et une source d'aspiration, poire en caoutchouc, trompe à eau ou moteur pompe.

Le malade est étendu en décubitus dorsal, la tête dans le vide en hyperextension. On lui remplit une fosse nasale avec la solution de mercurochrome, et on lui fait prononcer le son « kéké » afin d'assurer la fermeture du naso-pharynx.

On applique alors l'aspiration à l'orifice narinaire, en bouchant avec un doigt la narine opposée.

On fait en tout dix coups d'aspirations à intervalles très rapprochés.

On pratique de même pour le côté opposé.

On fait généralement deux séances par semaine, quatre à cinq en tout.

Enfin, on peut répéter les applications autant de fois qu'il est nécessaire.

Nous nous arrêterons maintenant un peu sur les raisons qui nous ont incité à utiliser le mercurochrome.

Ce corps dérivé sodique de l'hydroxy-mercuri-dibromofluorescéine, tire ses qualités importantes de ses pouvoirs bactéricides, pénétrants, modificateurs tissulaire, de son innocuité à l'égard des tissus et de son absence de toxicité.

Son pouvoir bactéricide est vingt fois plus grand que celui de l'argyrol et quarante fois plus grand que celui du protargol. Son pouvoir pénétrant lui fait atteindre au niveau des muqueuses la totalité du revêtement épithélial, la couche sous-muqueuse d'une façon moins intense, un peu irrégulière, mais importante cependant. C'est en pénétrant de la sorte, qu'il modifie les tissus suppurants en les asséchant. Son innocuité à l'égard des tissus, en dépit de sa teneur élevée en mercure, est remarquable et tient vraisemblablement à la fixation de l'ion mercure par la fluorescéine qui lui sert en quelque sorte de véhicule.

Quant à son absence de toxicité, elle est absolue, puisqu'il peut être utilisé en injections intra-veineuses à la dose de 5 milligrammes par kilo de poids du corps, et que les quantités utilisées d'une solution à 1 % même sur une muqueuse aussi réceptive que celle des fosses nasales sont de beaucoup inférieures à ce chiffre.

Son seul inconvénient est sa coloration qui incite à l'employer avec tact pour ne pas tacher de façon inesthétique le visage des malades.

Nous arrivons alors aux indications de la méthode. Ce sont essentiellement :

— La rhinie muco-purulente banale;

— La polypose sans sinusite;

— Les ethmoïdites.

LA RHINITE MUCO-PURULENTE BANALE, sans polypose et sans sinusite est un coryza

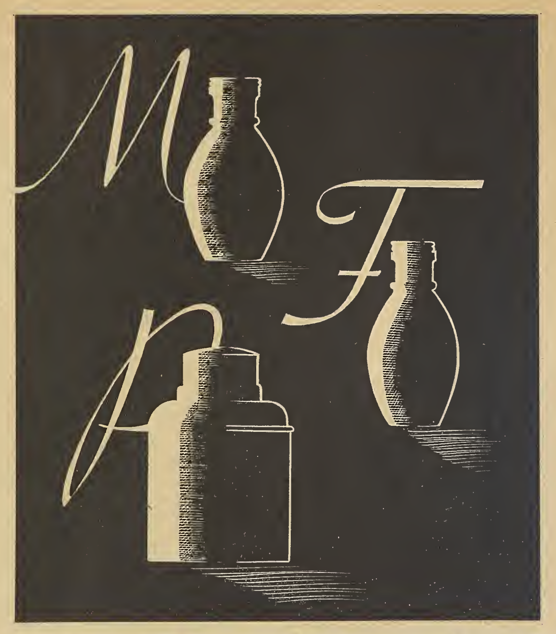


TOUTES LES MODALITÉS DE LA CONSTIPATION

aucune accoutumance

1 à 6 comprimés par jour, aux repos ou au coucher ; commencer par 2 comprimés par jour ; augmenter ou diminuer suivant le résultat obtenu.

LABORATOIRES LOBICA, 25, RUE JASMIN, PARIS-16e




LE
RÉÉDUCATEUR
TYPE
DE L'INTESTIN
SANS
ACCOUTUMANCE
TAXOL
TAXOL

rebelle avec tous les inconvénients qu'il comporte; au point de vue local, rhinorrhée plus ou moins abondante et sale, hypertrophie des cornets, retentissement sur les sinus, sur les oreilles, et au point de vue général céphalée variable, infection descendante broncho-pulmonaire.

LA POLYPOSE NASALE PURE se manifeste par une gêne respiratoire plus ou moins importante suivant le volume et le nombre des polypes; à cette gêne viennent s'ajouter tous les troubles précédemment énumérés pour la rhinite muco-purulente banale.

ETHMOIDITE SUPPUREE CHRONIQUE. Au point de vue symptomatique l'ethmoïdite antérieure rappelle la symptomatologie de la sinusite frontale : même céphalée fronto-orbitaire plus ou moins intense qu'accompagnent quelques troubles visuels, fatigue intellectuelle et tendance vertigineuse, même obstruction nasale liée à la présence de polypes inflammatoires, même écoulement purulent unilatéral, inodore et sans cacosmie subjective; cet écoulement, plus marqué le jour par l'orifice narinaire, se dessèche la nuit au niveau du cavum. Un signe cependant différencie l'ethmoïdite de la sinusite frontale : la pression au niveau de l'angle interne de l'orbite dans une zone répondant à l'unguis, réveille une vive douleur (Brunwald). Les phénomènes douloureux peuvent manquer complètement. A l'inverse, l'ethmoïdite postérieure revêt l'aspect en catarrhe du cavum, le malade ne mouche pas de pus, mais en renifle et en expectore.

Dans l'ethmoïdite totale, les signes précédemment décrits s'ajoutent d'une façon plus ou moins complète.

Dans les deux cas, la radiographie montrera un flou plus ou moins important de l'ethmoïde.

Nous en arrivons aux résultats obtenus qui se basent sur 207 cas et qui se répartissent de la façon suivante :

— Rhinite muco-purulente banale sans polype ni sinusite : 90 cas.
— Polypose nasale sans sinusite : 82 cas.
— Ethmoïdite : 35 cas.

RHINITE MUCO-PURULENTE BANALE

L'amélioration apparaît en général au bout de la deuxième ou troisième semaine. Elle se manifeste objectivement par un nettoyage plus ou moins complet des muqueuses des fosses nasales et du cavum, subjectivement par la diminution ou la disparition de la rhinorrhée, de l'obstruction nasale et de la céphalée.

Résultats :	—	
Guérison	28 cas	90
Amélioration	39 cas	
Résultat négatif	23 cas	

POLYPOSE NASALE SANS SINUSITE

Tout d'abord, nous avons constaté que les polypes qui n'ont jamais été opérés ne réagissent que très faiblement au traitement. Par contre, l'action du « Proetz-mercurochrome » est, dans certains cas, remarquable, soit qu'il empêche radicalement la récidive des polypes enlevés une seule fois (17 cas), soit qu'il stoppe la repullulation des polypes et cela à plusieurs reprises

(41 cas). A ce propos, nous ne pouvons mieux faire que de résumer brièvement l'observation de la malade qui a été à l'origine de nos essais.

Il y a six ans, nous soignions une malade, une jeune femme, pour une polypose nasale banale sans sinusite concomittante; pendant deux années, nous lui avons enlevé presque tous les trois mois des polypes dans ses deux fosses nasales; au bout de ce temps, les radiographies montrant un léger flou de ses ethmoïdes, nous lui avons proposé un curettage qu'elle refusa. Après avoir essayé d'une cure sulfureuse et même d'un traitement arsénical, nous commençions à lui faire des séances de Proetz en utilisant successivement le sérum salé isotonique, puis le sérum éphédriné, différents vaccins, sans parler de multiples sels d'argent et de soluseptoplix; mais en vain. C'est alors que nous avons essayé une solution aqueuse de marcurochrome à 1 % éphédrinée au centième.

Cette malade, dès la première séance, se trouva immédiatement soulagée au point de vue respiratoire, rhinorrhée et céphalée; objectivement, après la deuxième séance, les polypes enlevés deux mois auparavant et qui commençaient à plonger à nouveau vers le plancher des fosses nasales, rétrocédaient pour se fixer après la sixième séance à l'état d'un semis de petits polypes véritablement inactifs au niveau du méat moyen.

Depuis cette date, c'est-à-dire presque quatre ans, elle vient nous voir tous les cinq ou six mois parce qu'elle commence à respirer moins bien et à moucher du pus; chaque fois, au bout de trois ou quatre séances, tout rentre dans l'ordre.

Résultat négatif : 24 cas.

ETHMOIDITES CHRONIQUES

En ce qui les concerne, on doit distinguer deux catégories :

Sans curettage ethmoïdal préalable, mais après ablation de polypes, il est difficile de parler de guérison, mais l'amélioration portant sur les signes objectifs et subjectifs est manifeste.

Amélioration	18 cas	24
Résultat négatif	6 cas	

Après curettage ethmoïdal :

Amélioration	9 cas	11
Résultat négatif	2 cas	

On voit donc que sur ces 207 cas nous avons eu 45 guérisons, 107 améliorations, et 55 résultats négatifs : 152 malades, c'est-à-dire les trois quarts, ont donc bénéficié de cette technique.

Ce résultat nous a paru intéressant quand on considère la ténacité habituelle de ces affections, désespérantes pour les malades et agaçantes pour leur médecin. En outre, cette technique, en cas d'échec, ne contre-indique en rien une intervention chirurgicale endonasale, dans un milieu dont la virulence microbienne aura été avantageusement diminuée par le traitement préalable au Proetz-mercurochrome.

Maurice LALLEMANT et Robert PARIZY.



Le retour d'une Reine

par Georges LECOMTE

de l'Académie Française



U cours de ces six années de guerre la France, victime enchaînée, a plus ou moins célébré — selon les possibilités que lui laissait un occupant ombrageux, despote et jaloux de nos gloires — le centenaire des écrivains et artistes de la génération de 1840 : Emile Zola, Alphonse Daudet, François Coppée, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Anatole France, l'original et puissant sculpteur Auguste Rodin, les grands peintres impressionnistes : Claude Monet, Renoir, Armand Guillaumin, Mme Berthe Morizot.

Ayant eu, dès ma jeunesse, le privilège de connaître ces maîtres, tous nés autour de 1840 — quelle éblouissante floraison! — je me suis donné le plaisir de leur rendre hommage tour à tour en évoquant, par des articles de souvenirs, leur vie et leur œuvre.

Il n'y a qu'une grande artiste à la mémoire de laquelle je n'ai pu consacrer quelques pages d'admirative gratitude pour les enchantements que nous avons eus par elle : c'est l'inoubliable Sarah Bernhardt, l'interprète des héroïnes de tant de tragédies et drames fameux. Les Allemands, qui avaient débaptisé le théâtre créé par elle, supprimé les plaques de la petite rue toute proche de ce théâtre et qui portait son nom, ne toléraient même pas que fût imprimé dans les journaux ce nom d'une artiste magnifique.

Son centenaire ne put être commémoré que tout récemment, après la défaite et la fuite éperdue de ces stupides butors.

Aujourd'hui, je veux la célébrer à ma manière, comme je l'ai fait pour tous les autres, en

évoquant un épisode de la vie brillante et fêtée de Sarah Bernhardt, épisode dont je fus le témoin amusé et que jusqu'à présent personne n'a raconté. C'est une vision qui depuis cinquante ans m'est restée dans l'esprit.

***

Tous les journaux avaient annoncé que Sarah Bernhardt, la magnifique interprète du *Passant* de François Coppée et des drames de Victorien Sardou, venait de rentrer à Paris après une triomphale tournée de plusieurs mois dans toutes les Amériques. C'était la première fois que, dans la pleine maîtrise de son irrésistible talent et au zénith de sa gloire, elle avait franchi l'Océan pour enchanter les foules du Nouveau Monde.

A cette époque, les automobiles n'y circulaient pas plus qu'en Europe. Dans plusieurs villes, à New-York, à Chicago, Boston, Philadelphie, etc., de jeunes spectateurs enthousiasmés avaient dételé les chevaux de sa voiture pour s'offrir l'honneur de la traîner eux-mêmes. Un trimestre durant, la célèbre tragédienne, fêtée comme une déesse, avait vécu, étouffée, souriante et ravie, sous une avalanche, sans cesse accrue, de lauriers et de fleurs.

Par la presse américaine, dont celle de France, habilement alertée par les « managers » de Mme Sarah Bernhardt, n'avait pas manqué de se faire l'écho, nous connaissions toutes les apothéoses de ce voyage triomphal, la fascination produite par la célèbre « voix d'or » aux cadences alors doucement martelées — dans la suite elles le seront plus durement — et par les harmonieuses attitudes, expressives en leur charme et avec la grandeur dont elles s'ennoblissaient.

Paris se réjouissait d'autant plus de revoir la rayonnante artiste dont il avait été si longtemps privé et qui lui revenait avec l'auréole de ce retentissant succès.

Et voilà que, le matin du vernissage du Salon de la Société Nationale, une des gazettes les plus lues par le monde des Théâtres, des Arts, des Lettres, et par le Monde tout court, fait prévoir que la triomphante Sarah Bernhardt fera, cet après-midi même, sa réapparition dans Paris en honorant de sa présence ce vernissage qui était alors l'un des rendez-vous de la société brillante et des élégances printanières.

C'est à la suite de l'Exposition de 1889 que, dans le besoin de renouveau — si caractéristique de ce temps là — qu'il venait d'être fondé pour faire plus libéral accueil aux chercheurs indépendants, aux talents originaux, que le vieux Salon des Artistes Français.

On lui reprochait, à celui-ci, d'être devenu esclave de prétendues traditions qui ne sont plus que des formules sans vérité ni poésie, de s'ouvrir surtout à d'adroits artifices et aux élégances conventionnelles, afin de plaire aux gens sans goût et sans grand souci d'art, de favoriser les compositions raccrocheuses de l'histoire ou de la vie, pour attirer les badauds. On l'accusait de n'être — malgré ses innombrables salles et la foule des figurants admis à y étaler leurs insignifiants tableaux, conçus et peints selon l'esthétique des grands seigneurs du lieu — qu'une succursale, d'esprit fort exclusif, de l'Académie et de l'Ecole des Beaux-Arts, c'est-à-dire le fief des anciens Prix de Rome.

Afin de bien montrer les tendances de ce nouveau Salon, ses initiateurs pensèrent tout de suite, pour le présider, au grand artiste Puvis de Chavannes, auquel — malgré les émouvants chefs-d'œuvre dont il a enrichi la France — jamais les dirigeants de l'Académie des Beaux-Arts n'offrirent de venir siéger parmi eux. Mais, tout à son rêve de Beauté, ce noble peintre-poète, effrayé par le pressentiment de démarches, corvées, visites, correspondances, criailleries, tracas d'organisation et soucis administratifs qui le menaçaient, se récusa tout d'abord. A son défaut, on se rabattit sur le mirobolant Carolus Duran, homme aimable et courtois, que, en raison de sa piaffe et de son esbrouffe mondaines, on avait surnommé « Caracolus Duran » et qui, avec d'incontestables dons de grand peintre, attestés par ses premières œuvres, avait été un peu dévoré par le Monde et par le désir de ne pas heurter son goût de certaines élégances conventionnelles.

Ce fut seulement après sa mort que, supplié de rendre ce service par les meilleurs artistes du nouveau Salon, Puvis de Chavannes se laisssa fléchir. Mais sous réserve de prendre pour coadjuteur le portraitiste Guillaume Dubuffe fils, Parisien adroit, souple, agile, remuant qui, héritier d'un très honorable nom de peintre, était moins estimé des connaisseurs que ne le fut son père.

⁂

Lorsque la divine Sarah Bernhardt ressurgit, triomphante, des lointaines Amériques, était-ce encore Caracolus Duran qui dirigeait le Salon de la Nationale ou bien, sous le couvert de Puvis de Chavannes, le sémillant Guillaume Dubuffe fils, à propos duquel on se répétait aveo une irrévérence souriante les deux vers — d'ailleurs fort injustes — que, par une fantaisie sans méchanceté réelle et plutôt par simple appel de la rime, le bon poète Raoul Ponchon lui avait décochés un jour dans sa fameuse « Gazette rimée » du *Journal*, et dont on s'amusait fort dans les milieux des rapins enjoués :

Avec Monsieur Guillaume Dubuffe

Nous entrons dans le pays du « mufe »...

Bien entendu, ce mot n'était employé, par Raoul Ponchon et ses lecteurs divertis, qu'au sens strictement pictural. Car, si l'on pouvait ne pas beaucoup aimer ses portraits assez conventionnels, personne n'avait la moindre raison de railler la courtoisie et la bonne tenue d'un homme irréprochable.

Mais que ce soit M. Carolus Duran ou déjà M. Guillaume Dubuffe sous l'autorité artistique et morale de l'admiré, du vénérable Puvis de Chavannes, magnifique décorateur de palais et de temples — qui, à coup sûr, n'aurait pas pris part à l'organisation théâtrale de cette cérémonie — tous deux, MM. Carolus Duran et Dubuffe, avaient trop le goût de l'effervescence mondaine pour ne pas prêter l'oreille la plus complaisante aux suggestions des metteurs en scène qui en avaient réglé le plan.

L'heure choisie était le début de l'après-midi, c'est-à-dire le moment ou les visiteuses et visiteurs élégants affluent dans leurs toilettes ou costumes printanniers, pour renforcer le flot de ceux et de celles qui, ayant déjà fait une apparition matinale, reviennent des restaurants à la mode où ils se sont rendus pour déjeuner. Il serait plus exact de mettre tous ces verbes au passé car si, il y a quarante ou cinquante ans, le vernissage des grands Salons était un des événements de la vie parisienne, aujourd'hui que les expositions particulières sont si nombreuses et fréquentes, ce n'est plus guère l'un des brillants rendez-vous de la société élégante.

Le Grand Palais des Champs-Elysées, qui sera l'un des souvenirs de l'Exposition universelle de 1900, n'était pas encore construit pour remplacer le Palais de l'Industrie, qu'on venait de démolir et qui était un vestige de celle de 1878. Les Salons de peinture s'abritaient provisoirement au Palais des Arts Libéraux, édifié pour l'Exposition de 1889, sur l'un des côtés du Champ-de-Mars, perpendiculairement à la galerie des Machines et à la Tour Eiffel, monuments offerts comme des chefs-d'œuvre de l'architecture de fer, l'une des célèbres innovations de l'époque.

⁂

Dans la foule qui se presse tout le long du vaste hall réservé à la sculpture, le bruit se répand que la grande Sarah doit y faire une entrée sensationnelle. Cette rumeur gagne les salles de peinture d'où l'on accourt en hâte pour ce spectacle gratuit. Et sans doute sa propagation, rapidement chuchotée, de groupe en groupe, faisait-elle partie du programme tracé par les organisateurs de ce retour sensationnel. Toujours est-il qu'à partir de trois heures, ce

hall n'est plus qu'une élégante fourmilière. On se demande par où Sarah Bernhardt va arriver et comment elle pourra se frayer un chemin dans la foule entassée.

Tout à coup, on voit s'écarter les deux battants de la grande porte latérale qui d'habitude ne sert que durant les préparatifs des expositions, pour l'entrée des vastes monuments et des grandes statues qu'on y amène, mais qui jamais ne s'ouvrent pendant la durée des salons, sinon pour quelques rares et impérieux besoins du service.

Et, dans ce majestueux encadrement, voici que Sarah Bernhardt apparaît. Sa beauté est restée jeune. La foule, pourtant bien serrée, trouve moyen de lui laisser un passage. On s'écarte devant son harmonieuse démarche de déesse. On admire son fin profil qu'on est heureux de revoir et ses nobles attitudes. Avec quel gracieux sourire elle répond à ceux, charmants, des femmes et aux saluts des hommes! C'est vraiment une reine qui s'avance.

Sauf quelques écrivains épars dans cette cohue, on ne remarque même pas l'homme à qui elle fait l'honneur de s'appuyer sur son bras. C'est le poète Edmond Haraucourt, le poète de *la Légende des Sexes*, livre dont la célébrité est plutôt scabreuse, et de plusieurs autres volumes de vers, fort estimables, certes, mais dont la juste renommée est moins éclatante.

Mme Sarah Bernhardt a eu la coquetterie de faire sa rentrée au bras d'un poète. Délicat hommage à la Poésie, qui lui fait honneur. Elle n'avait que l'embarras du choix. Ne pouvait-elle pas demander cette escorte à François Coppée, dont la pièce, *le Passant*, avait révélé son beau jeune talent et avait été par elle un triomphe? Ou bien à José-Maria de Hérédia, dont on se répétait de mémoire avec émerveillement, les magnifiques et si denses sonnets, presque tous encore inédits, qui devaient, plus tard, composer son beau recueil *les Trophées*? Ou, à défaut du marmoréen Leconte de Lisle, majestueux et inaccessible, mobiliser le doux Sully-Prudhomme, au beau regard couleur de ciel, ou bien le simple, digne et modeste Léon Dierx, à qui nous devons des vers si émouvants en leur forme très belle? Ou encore Jean Richepin qui, en des poèmes puissants et tendres, chanta la mer, l'espace, la liberté des grandes routes, les passions orageuses et, avec une fougue hardie, bouleversa parfois, comme par bravade, les idées courantes.

Mais peut-être Sarah Bernhardt, qui avait le sens de la mise en scène et des effets de théâtre, craignait-elle que le profil populaire de François Coppée dont, malgré le sourire vif et narquois de ses yeux verts, la figure rappelait un peu celle de Bonaparte Premier Consul, que la gloire des autres n'attirât trop les regards qu'elle voulait concentrer sur sa seule personne, ou que l'attention de la foule ne fût captée par la beauté mâle, puissante, un peu sauvage, du poète tumultueux avec lequel ce Tout-Paris, frémissant parmi les blanches sculptures, savait que, après une retentissante liaison, elle avait rompu. Ou plutôt ces hommes célèbres, ne se souciant guère de parader comme le danseur qui, d'un bras musclé soutient les audacieuses pointes de l'étoile en renom, s'étaient-ils dérobés à cet honneur?

C'est ainsi qu'Edmond Haraucourt se trouvait l'élu. Sa réputation n'était pas assez brillante pour porter ombrage à la tragédienne, qui pourtant se ménageait ainsi l'élégance d'apparaître avec le prestige d'une escorte poétique. En outre, sans altérer la vérité ni porter atteinte à la mémoire de l'auteur de *l'Ame nue*, on peut bien dire qu'il n'était pas le plus beau des humains. Même Léon Daudet avait déjà écrit, ou devait écrire quelques mois plus tard, qu'il était « l'homme le plus laid de France ». Ce qui, certes, était pure imagination de pamphlétaire, mais ce que, dans son constant désir de primauté en toutes choses, Edmond Haraucourt répétait lui-même avec orgueil. En tout cas, sans servir de repoussoir, comme, ce jour-là, l'insinuèrent certains railleurs probablement envieux, son physique plutôt rébarbatif et d'ailleurs inconnu du public, ne risquait point de partager l'admiration avec l'harmonieuse beauté de Sarah Bernhardt.

Néanmoins, la modestie n'étant la plus éclatante de ses vertus, il défilait en bombant la poitrine et haussant ses épaules pour les élargir en dominant la foule d'un regard vainqueur.

Sarah Bernhardt s'avançait, belle, rayonnante, avec une grâce souveraine en sa démarche de déesse et répondait par des regards heureux, par des inclinaisons de tête, qui, prolongeant l'har-

TRIADE

SERENOL

ET TRAITEMENT ACTUEL DES SYMPATHOSES

Le système neuro-végétatif tient sous sa dépendance le fonctionnement intégral de la vie végétative : viscères proprement dits, ainsi que tous autres éléments de l'organisme, considérés à tort comme appartenant à la seule vie de relation. D'autre part, le système neuro-végétatif comprend de nombreux centres gris intra-axiaux, et les Sympathogonies donnent naissance au groupe paraganglionnaire que l'on doit aussi annexer à ce même système.

Si l'équilibre neuro-végétatif se trouve compromis, comme il est fréquent, il en résulte des **Sympathoses,** manifestations pathologiques variées et souvent graves, qui sont dues au dérèglement, les unes du système sympathique proprement dit, les autres du système parasympathique. Ces deux groupes d'affections s'entre-pénètrent le plus souvent avec prédominance de l'un ou l'autre type. On peut parler alors d'une hypertonie neuro-végétative ou d'une **amphotonie** sympathique.

Un médicament efficace doit pouvoir satisfaire aux indications multiples posées par le problème physio-pathologique. Il doit être antispasmodique, modérateur rationnel du vague, antinervin à action antisympathicotonique, et, enfin, assurer un parfait fonctionnement de l'émonctoire rénal et de la glande hépatique.

A quels produits doit-on s'adresser? Tout d'abord, à un médicament de base : le **Phényl-Ethyl-Malonylurée,** qui est un modérateur de l'excitation du vague, un antispasmodique, puis à la triade **Passiflore-Cratægus-Anémone,** qui agit sur les phénomènes d'hyper-émotivité et d'angoisse et dont les qualités sédatives renforceront d'une façon appréciable l'action personnelle du Phényl-Ethyl-Malonylurée.

La Belladone est un antispasmodique de choix.

Le Boldo et **l'Hexaméthylène-Tétramine** assureront un fonctionnement correct du foie et des reins, les Peptones ayant un rôle désensibilisateur.

Ce sont précisément ces médicaments qui entrent dans la composition du SERENOL *(3 formes). Leur dosage a été étudié, en particulier celui du Phényl-Ethyl-Malonylurée, de manière à constituer pour le Médecin une* « gamme thérapeutique » *lui permettant d'utiliser les effets sédatifs et hypnotiques des diverses formes du* SERENOL, *en les employant seules ou associées suivant le but à atteindre.*

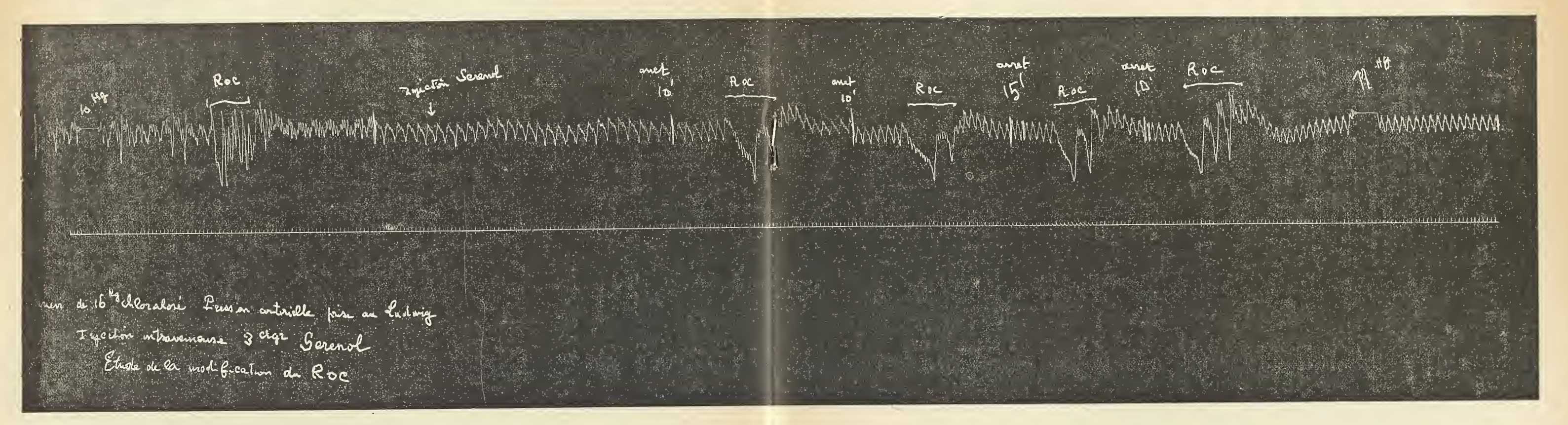
Dans les états neuro-végétatifs qui réclament une action sédative lente et continue, il convient d'employer les formes « liquide » et « comprimés », en évitant les prescriptions massives, préjudiciables à la santé du malade et si contraires aux idées que l'on se fait aujourd'hui de la thérapeutique des sympathoses. La conception actuelle s'oriente vers l'administration de doses faibles, mais répétées, de « doses filées », qu'il est possible de fractionner dans le temps (Pr. Lhermitte, Dr Gallot), et dont il devient possible d'élever progressivement la posologie sans inconvénient. D'autre part, la forme liquide répond davantage à un **traitement d'attaque,** et la forme comprimés à un **traitement d'entretien.**

Enfin, quand une action hypnotique est recherchée, SERENOL suppositoires s'impose, seul ou associé aux deux autres formes.

LIQUIDE
COMPRIMÉS
SUPPOSITOIRES

SERENOL

LIQUIDE
COMPRIMÉS
SUPPOSITOIRES



PROTOCOLE D'EXPÉRIENCE

Chien chloralosé.
Prise de pression artérielle.
Prise du R. O. C.
Injection intraveineuse de SERENOL.
Prises de R. O. C. successives.
Prise de pression artérielle.

EXPÉRIENCE

Chien de 16 kgs chloralosé, pression artérielle prise au Ludwig :
P. A. = 10 Hg.

La prise du R. O. C. détermine un ralentissement cardiaque. Nous sommes en présence d'un chien moyennement *vagotonique* (état normal).

L'injection intraveineuse de SERENOL correspondant à la dose donnée en 24 heures chez l'homme, compte tenu du poids de l'animal, n'a pas modifié la pression artérielle. Dix minutes après l'injection, modification très nette du R. O. C., qui s'accentue dans les prises suivantes.

Le R. O. C. est de moins en moins positif, témoignant ainsi de la désensibilisation du X.

L'animal devient hypo-vagotonique; il tend vers la sympathicotonie. Cette modification du tonus vagual est très nette sur le graphique étudié :
P. A. = 11 Hg.

PROCÉDÉ D'EXPLORATION

Le procédé d'exploration du système neuro-végétatif que nous avons adopté est le R. O. C.

Le réflexe oculo-cardiaque a été décrit par Daguini et Aschner, après les travaux d'Eppinger et de Hess sur la pathologie du système nerveux végétatif.

Suivant que le réflexe est positif ou inversé, suivant le degré de ralentissement du pouls, les sujets sont rangés parmi les vagotoniques ou les sympaticotoniques.

CONCLUSION

L'injection intraveineuse de produit n'a déterminé aucun choc toxique. La pression s'est maintenue pendant l'expérience entre 10 Hg. et 11 Hg. : donc pas de modification de la pression artérielle, pas plus que du rythme cardiaque ou respiratoire. L'injection de SERENOL n'a provoqué aucune coagulation sanguine. Aucun caillot ne s'est formé pendant toute la durée de l'expérience.

Le SERENOL parait donc être une médication d'action efficace sur le système vago-sympathique. Il n'offre, d'autre part, aucune toxicité.

SERENOL

Le SERENOL, sous ses trois formes, comprend tous les éléments nécessaires pour établir dans les états d'hypertonicité nerveuse et de dérèglement du système neuro-végétatif un traitement de longue durée, efficace, prudent et inoffensif, comme l'ont montré l'expérience et la clinique.

FORMULE LIQUIDE :

Phényl-Ethyl-Malonylurée	0.01
Peptones	0.03
Hexaméthylène-tétramine	0.05
Teinture de Belladone	0.02
Teinture de Cratægus	0.10
Extrait fluide d'Anémone	0.05
Extrait fluide de Passiflore	0.10
Extrait fluide de Boldo	0.05

pour une cuillerée à café

FORMULE COMPRIMES :

Phényl-Ethyl-Malonylurée	0.005
Peptones	0.005
Hexaméthylène-tétramine	0.02
Extrait mou de Belladone	0.002
Extrait mou de Cratægus	0.05
Extrait mou d'Anémone	0.005
Extrait mou de Passiflore	0.05
Extrait mou de Boldo	0.02

pour 1 comprimé

FORMULE SUPPOSITOIRES :

Phényl-Ethyl-Malonylurée	0.03
Hexaméthylène-tétramine	0.10
Teinture de Belladone	0.02
Extrait fluide de Cratægus	0.05
Extrait fluide d'Anémone	0.05

pour 1 suppositoire

A FORTES DOSES le Phényl-Ethyl-Malonylurée est dépresseur du système nerveux central. Ses effets secondaires cardiaques sont très critiqués à juste titre.

A FAIBLES DOSES fréquemment répétées, suivant la technique préconisée par Laignel-Lavastine, Tinel et Santenoise, le Phényl-Ethyl-Malonylurée agit électivement sur le système nerveux végétatif.

LE SERENOL, qui contient de faibles doses de Phényl-Ethyl-Malonylurée, dont l'action est renforcée et complétée sans brutalité par un ensemble phytothérapique sélectionné (Cratægus, Passiflore, Anémone, Belladone, Boldo, etc...), EST MOINS UN MEDICAMENT QU'UNE METHODE NOUVELLE DE TRAITEMENT DES SYMPATHOSES.

Indications : Etats anxieux. Emotivité. Insomnies. Dyspepsies nerveuses. Aérophagie. Troubles circulatoires d'origine nerveuse. Palpitations. Migraines. Vertiges.

Doses moyennes par 24 heures : 1 à 3 cuillerées à café ou 2 à 5 comprimés ou 1 à 3 suppositoires (1 à 2 suppositoires au coucher, un troisième dans la nuit si nécessaire).

La dose journalière utile et son fractionnement sont à régler pour chaque malade par le Médecin traitant. Si ce dernier le désire, il pourra prescrire le SERENOL selon la méthode des « doses filées » récemment mise en valeur en sympathologie par Lhermitte, Gallot :

1 cuillerée à café toutes les 2 heures, soit 5 par jour.

1 cuillerée toutes les heures, soit 10 par jour en cas de besoin.

LABORATOIRES LOBICA, 25, RUE JASMIN - PARIS

monieuse souplesse de son corps, étaient comme des esquisses de révérences à ce public en admiration. La foule ne voyait vraiment qu'elle.

Soudain, il lui fallut bien voir autre chose.

Jusqu'alors le programme et la mise en scène réglés avec maîtrise avaient été ponctuellement exécutés. Aucun accroc, rien de raté.

Mais, tout à coup, de l'élégante cohue faisant haie pour apercevoir Sarah Bernhardt, jaillit un petit homme aux courtes jambes torses, qui, une bouteille pleine à la main, se met à marcher devant le prestigieux couple.

Un tout petit chapeau melon coiffe sa tête aux grosses lèvres, aux yeux globuleux qui, sous les larges verres du lorgnon, sont comme égarés. Visiblement cet étrange personnage n'a pas conscience de ce qui se passe derrière lui et autour de lui. C'est bien involontairement qu'il joue son rôle dans une belle apothéose. Et il le joue d'une manière d'autant plus amusante qu'il n'en sait rien.

A cette réapparition d'une reine il fallait le traditionnel nain bouffon. C'est le seul figurant qu'on n'avait pas prévu. Peut-être y avait-on songé, mais sans trouver un bon titulaire de l'emploi.

Et voilà que, par chance ou miracle, se glissant à travers la foule, il s'offre de lui-même et, précédant de trois pas la triomphatrice, se place où les organisateurs de ce spectacle n'eussent pas manqué de le mettre s'ils avaient pensé à ce pittoresque accessoire humain ou s'ils l'avaient eu à leur disposition.

Ainsi complété, le cortège de Sarah Bernhardt traverse lentement le vaste hall de sculpture au milieu de la muette mais souriante acclamation dont tous les visages saluent la grande artiste.

Le fou qui boitille devant elle agite sa bouteille comme une marotte.

Ce petit homme mal bâti, au torse pourtant vigoureux, aux lèvres épaisses, aux grands yeux noirs sous son binocle, n'est pas un inconnu échappé de la Cour des Miracles.

C'est un artiste déjà célèbre, destiné à le devenir bien davantage, et même à le rester après sa mort. C'est un grand dessinateur — le plus grand peut-être que nous ayons eu après M. Degas — et un grand peintre, dont, dès ce moment-là, on se disputait les toiles, qu'on s'arrache aujourd'hui aux prix les plus fantastiques.

C'est le comte Henri de Toulouse-Lautrec, si comiquement fier de la vigueur physique qu'il avait ou prétendait avoir en son corps disgrâcié. Malheureusement pour lui ce bon, pittoresque et amusant camarade que j'ai beaucoup connu et dont la très intelligente et originale conversation offrait un attrait si vif, n'était sobre que durant ses heures de travail. En relatant cette particularité que personne n'ignore dans le monde des artistes et des amateurs, je ne commets pas d'indiscrétion et ne porte pas attteinte à sa mémoire. Et, ce jour-là, sous le prétexte de ce vernissage d'un Salon où il ne se souciait pas d'exposer, mais qu'il était venu voir, il avait trop bien déjeuné. C'est pourquoi il faisait involontairement sa partie dans un ensemble qu'il ne soupçonnait même pas.

Mais, on peut être sûr qu'après les trop fortes libations de cette journée, dès le lendemain matin, assis devant son chevalet, Toulouse-Lautrec — ou plutôt Lautrec tout court, comme on l'appelait en abrégeant, d'ailleurs avec son assentiment — peignait avec allégresse et sang-froid quelque saisissante figure du Paris moderne.

Et peut-être pour s'aider à bien reprendre l'équilibre nécessaire à son art si pénétrant, s'était-il, avant de se remettre au travail, accordé, comme il le faisait très souvent, un quart d'heure d'exercice dans l'immobile canot à glissière et aux avirons coupés, qui encombrait un coin de son atelier, et au-dessus duquel, pour se donner l'illusion de la navigation sur la mer ou sur un grand lac, il avait suspendu trois mouettes aux ailes déployées...

Georges LECOMTE,
de l'Académie Française.

VARIÉTÉS HISTORIQUES

La belle Pauline et le beau Canouville

par Armand LE CORBEILLER



E lundi 8 juin 1801 il y avait grande réception au château de Neuilly. Talleyrand y recevait, sur l'ordre du Premier Consul, le roi d'Etrurie. Ce fut une fête splendide. On tira un feu d'artifice dans l'île de la Jatte; un souper fut servi dans cinq salles et renouvelé trois fois au cours de la nuit, afin de satisfaire tout le monde se pressant autour des tables garnies d'orangers. Il y avait plus de quinze cents invités, tous de l'élite de la population parisienne. On y comptait certes bien quelques forbans, parvenus enrichis de la Révolution à peine éteinte, mais Bonaparte voulait la réconciliation générale entre Français, et il avait raison. Le grand succès était pour les officiers, tous chamarrés de splendides uniformes qu'ils portaient à ravir. En cette soirée printanière, dans ce beau cadre champêtre, au bord de la Seine si majestueusement lente, le spectacle à la fois grandiose et attirant frappait les imaginations des promeneurs, conviés à cette première fête du nouveau Gouvernement et présidée par le Consul et la ravissante Joséphine.

A minuit commença le bal, ouvert par le roi d'Etrurie avec la plus délicieuse femme qui fût, la plus jolie, la plus sculpturale, celle qui attirait tous les regards, toutes les convoitises, celle dont le décolletage, parmi tous les décolletages, était le plus osé, le plus provocant, le plus révélateur d'une nudité totale, éblouissante : Pauline, sœur de Bonaparte, Paulette pour mieux dire.

Elle n'est, en ce moment, que la générale Leclerc, dont le mari va commander l'expédition de Saint-Domingue, d'où il ne reviendra pas. Il n'a plus que dix-huit mois à vivre.

Cette Paulette, chérie, préférée de sa mère, de ses quatre frères et de son oncle Fesh, mais jalousée de ses deux sœurs, quelle adorable poupée gâtée! Sa famille a d'elle un soin tout particulier car, si belle, tentante, attirante, ensorcelante, si adroite à capturer les cœurs et les sens de ceux qui l'approchent, amoureuse elle-même de nature et de tempérament, elle est fort délicate de santé et sans cesse souffrante. Ses proches les plus aimants redoutant toujours la maladie grave, lui passent ses caprices, et même, les favorisent. Pauline est l'oiseau rare, choyé, de la volière impériale.

La mort de Leclerc l'a fortement éprouvée. La voici veuve à vingt-quatre ans; deux années plus tard, elle perd son petit garçon Louis-Napoléon.

Ses deux deuils et le chagrin éprouvé pendant le temps imposé par les convenances, et qui compte dans la vie d'une femme, ont encore ajouté à la vigilante tendresse de son entourage non éloigné de la considérer comme le fétiche, le porte-bonheur de la tribu bonapartiste.

Mais Pauline n'est point de ces inconsolables qui, languissamment, traînent leur peine. Il y a, en elle, quelque chose de beaucoup plus fort que la mort, et qui la pousse à vivre, en prenant de la vie qu'elle aime, tout ce qu'elle dispense de joies, surtout de joies amoureuses. Elle s'est éprise d'un bel Italien de vieille origine, qui compte le pape Paul V parmi ses ascendants, et qui a pris du service dans la garde consulaire.

Or, on ne résiste pas à la passion de Pauline: on s'y livre et s'y abîme comme dans un océan de délices. Borghèse, tel est le nom de l'heureux élu, devient son amant. Lui, demande la main de l'aimée à Bonaparte qui la refuse. Alors la liaison s'affiche, s'étale au grand jour, afin que chacun sache que la veuve du général Leclerc entend le remplacer par le prince Camille Borghèse. Et Bonaparte cède : le mariage est célébré à Mortefontaine, pendant que le maître est au camp de Boulogne. Bientôt, les nouveaux époux seront duc et duchesse de Guastalla, avec un million cent quatre-vingt mille francs de revenu, et Pauline sera propriétaire du château de Neuilly. Dons magnifiques.

Hélas! Le ménage ne va plus. Paulette a pris son mari en grippe et bien que, dans le palais Chablais, à Turin, ancienne résidence des rois de Sardaigne, Borghèse et sa femme habitent des appartements fort distants l'un de l'autre, le prince y rencontre trop souvent à son gré le compositeur Blangini, dont la musique n'a pas fait que fondre le cœur de l'accueillante princesse, mais lui en a aussi ouvert le chemin. Pourtant, le faiseur d'opéras n'est qu'un piètre compagnon transi de peur, à la pensée de la possible surprise par le mari outragé. Son imagination redoute les supplices infernaux nés de sa vengeance. Si ensorcelants qu'ils soient, les duos chantés avec son incomparable maîtresse ne retiennent pas l'amant qui, trembleur, s'enfuit un jour en grand mystère, à Paris vers des amours plus tranquilles.

Ainsi, subitement sevrée, Paulette ne supporte plus le séjour à Turin : le climat et, assure-t-elle, la tyrannie de son époux, l'obligent à s'installer à Aix, sans l'autorisation du grand frère. Elle sait qu'il la pardonnera malgré les criailleries de la jalouse Elisa sa sœur. Et de fait, l'Empereur cède encore aux larmes de Pauline : elle ne retournera pas en Piémont, et habitera le château de Neuilly.

***

Ce jour-là, dans le petit salon attenant à la chambre où, d'habitude, Pauline dort au château, elle va recevoir M. Bousquet, le plus réputé dentiste de Paris. Non pas qu'elle souffre des dents, la divine Paulette, car elle les a fort saines, mais, tel son frère Napoléon, elle tient à se les conserver intactes. Bousquet doit les visiter et, simplement, les nettoyer.

Quand il entra, il vit négligemment étendu sur un canapé, et vêtu d'une très élégante robe de chambre, un charmant jeune homme, qui lui parut à peu près du même âge que la princesse. Au moment où le dentiste allait commencer, le charmant jeune homme éleva la voix :

« Monsieur, prenez bien garde, je vous prie, à ce que vous allez faire. Je tiens extrêmement aux dents de ma Paulette, et je vous rends responsable de tout accident.

— Soyez tranquille, mon prince, répond l'homme de l'art, je puis assurer Votre Altesse Impériale qu'il n'y a aucun danger. »

Son opération terminée et Paulette rendue à la liberté. Bousquet passa par le salon de service. Là, se tenaient les dames du palais et le chambellan, attendant l'instant d'entrer chez la princesse. On interrogea le dentiste sur ce qui s'était passé, et lui ne tarit pas d'éloges sur ce ménage si uni et la tendresse conjugale des deux époux : il en était encore tout pénétré, et convaincu que nulle meilleure union ne pouvait exister que celle des Borghèse. Le brave homme partit sans avoir remarqué les sourires équivoques de ceux qui l'écoutaient et ne l'avaient point averti que le prince était en Italie.

Or, le personnage que Bousquet avait pris pour ce dernier, n'était autre que Jules de

Canouville, capitaine au 2e hussards, aide de camp du maréchal Berthier. Canouville, « le beau Canouville », ainsi qu'on disait, était l'amant en titre, avoué, proclamé, de la princesse Borghèse. Aucune liaison ne fut jamais moins secrète, affichée en tous lieux officiels ou non. Pauline certifiait son amour, elle en donnait en public mille preuves.

De son côté, Canouville, fier de sa conquête dont il était sincèrement et profondément épris, disait sa joie, l'étalait complaisamment. Nageant dans le bonheur, il en faisait état au gré de sa fatuité qui ne connaissait aucune réserve. Plus de sa maîtresse il obtenait de témoignages de faveur, plus il en demandait, et plus il affirmait sa possession d'un corps adorable, sans se soucier des jaloux ni de la moindre représaille d'un mari absent, ni surtout sans réfléchir au mécontentement de l'Empereur, peu satisfait de ce beau-frère de la main gauche, assez peu discret pour n'éviter point le scandale.

La princesse laissait agir son amant; oublieuse de son rang et des obligations qu'il lui imposait, elle était sans réserve à son bel officier, dont elle ne pouvait se passer. Oh! Ces hussards, cavaliers légers de Napoléon, légendaires avant que d'entrer dans l'histoire! Ils sont l'élite de cette arme splendide, protectrice, sauvegarde de son infanterie dont ils achèvent la rude besogne par de fantastiques chevauchées. Qu'ils soient Bercheny, Chambord ou Esterhazy de l'ancien régime, devenus 1er, 2e et 3e hussards, ils jouissent, parmi les treize régiments reconstitués sous le Consulat, d'un immense prestige venu de leur *esprit cavalier* poussé au suprême degré. Il leur faut aussi *avoir l'air hussard* : cette prestance qui naît chez l'homme et ne s'acquiert pas; leur courage est règle obligatoire et leur bravoure incessante. Et quels uniformes! Gilet rouge, bleu ciel, ou blanc, ou gris argent, selon le régiment; culotte bleu ciel; pelisse écarlate; tresses jaunes; colbacks en peau d'ours ornés d'un gigantesque plumet : toute une fantasmagorie non ridicule. Les hussards représentent la gloire. Jamais riches, ils jettent cependant à pleines mains l'argent de leur solde en folles dépenses de gaîté et d'amour. Mais le bouquet formé des fines fleurs de ces hussards, c'était les *dadais de Berthier* : jeunes officiers de son état-major. Que d'intrigues pour devenir aide de camp du prince de Neuchâtel, chef d'état-major de l'Empereur et dépositaire de sa pensée! Ils étaient une douzaine dont on disait « qu'ils pouvaient servir de harem aux caprices de dix sultanes ». Et, parmi ces douze : Montholon, Colbert, Septeuil et Canouville.

Comment Paulette n'eût-elle pas distingué ce cavalier, son cadet de cinq ans, et de fine taille? Elle devait raffoler de ces yeux bleus sous de beaux cheveux châtains, et désirer cette bouche si tentante, qui soulignait un nez fort bien dessiné. On croyait Canouville, Normand, mais on se trompait, car, né à Paris de parents parisiens, sa mère était une Saint-Chamaud. Son audace, son emportement, servis jusqu'alors par la chance, sont sans limites. Sans s'arrêter à la pensée que Pauline est la sœur de l'Empereur, il adore cette maîtresse qu'il a bien manqué, cependant, de ne jamais connaître. En effet, venu de l'infanterie dans la cavalerie, et comme simple dragon, brigadier, puis maréchal des logis, il doit au général Victor, ami de sa famille, d'être nommé sous-lieutenant au 16e chasseurs. Il devait suivre le général dans sa Garde, pendant l'expédition de la Louisiane. Que cette campagne ait eu lieu et Canouville, en l'an XIII, c'est-à-dire en 1805, eût probablement gravité dans un autre système planétaire. Mais Canouville fut nommé au 1er chasseurs comme lieutenant, et combattit à Iéna. Un an plus tard, capitaine au 2e hussards, il entra à l'état-major de Berthier grâce à l'appui de l'ambassadeur Sémonville son parent, joint à celui du général Victor.

Canouville, jeune de grade et d'âge, est terriblement amoureux quand, nous le trouvons, vêtu de sa robe de chambre, chez la princesse Borghèse au château de Neuilly.

***

On cite deux traits de l'audacieuse inconscience amoureuse de Canouville.

Lors d'un bal aux Tuileries, où se trouve la famille impériale, le vice-roi Beauharnais, et la reine de Naples Caroline, le capitaine de hussards exige du chef d'orchestre Jullien qu'il change l'ordre des danses. Les souverains devaient commencer par une contre-danse, et ils étaient déjà en place, lorsque Canouville intervenant réclame une valse que Jullien refuse en maintenant le programme protocolaire. Discussion, arrêt dans les mouvements qui font que

Beauharnais, intrigué par cet anormal colloque, s'approche et ordonne le maintien de la contre-danse.

« C'est possible, Monseigneur, explique Canouville; mais comme je valse avec la princesse Borghèse, je le répète, je veux une valse, et tout de suite. Obéissez, monsieur Jullien.

— Moi, monsieur, dit le vice-roi à Jullien, je vous prie de jouer la contre-danse. »

Plusieurs personnes interviennent, s'interposent, afin que Canouville comprenne son inconvenance, consente à se taire, enfin à s'incliner. Son incalculable joie orgueilleuse née par l'amour de la sœur de l'Empereur l'aveuglait sur tout.

On se doute que l'incident ne fut pas ignoré de Napoléon. Il se rendait compte que, chez Pauline, l'amour comptait seul, en dehors de toute préoccupation politique ou autre. C'est à cause de cet abandon du cœur qu'il inclinait vers l'indulgence à son égard, bien davantage que vis-à-vis de Caroline ou d'Elisa, celles-ci, subordonnant, au contraire, l'amour à l'intérêt. Néanmoins l'Empereur tenait à une absolue correction. Il le fit voir.

Récemment, il a reçu de son bon ami l'empereur de Russie Alexandre, trois splendides peaux de zibeline. Il en conserve une pour lui, fait présent d'une autre à Désirée Clary, princesse de Ponte-Cervo et femme de Bernadotte, et offre la troisième à Pauline.

Celle-ci, poussée par sa passion, la donne à Canouville, qui se hâte d'en enjoliver sa pelisse de hussard. Afin que personne n'en ignore, il l'arbore en service commandé, et même à la première parade que passe l'Empereur au Carrousel. La malchance veut que, ce jour-là, le cheval de Canouville ne soit pas sage. Il s'agite, s'ébroue, se pointe, volte, tient mal en place, attirant l'attention mécontente de Napoléon qui monte Ali mis en joie, ou peut-être de mauvaise humeur par les simagrées de son camarade qui l'approche et l'agace. L'Empereur reconnaît le hussard et voit aussi la fameuse fourrure dont il sait l'origine. Il pousse Ali vers Canouville :

« Capitaine, crie-t-il, votre cheval est jeune et de sang trop chaud; je vais vous envoyer le lui faire rafraîchir. »

Le soir même, Berthier donne l'ordre à Canouville d'aller sans délai à Salamanque. Il y portera d'urgentes instructions au maréchal Masséna.

On se doute de ce que sont les adieux des amants. Le beau Canouville reviendra-t-il de cette Espagne où pullulent les embuscades conduisant à la mort? L'officier sait les risques, calcule ses chances et part avec la ferme espérance et la puissante volonté de revenir vite. Il galope sur les routes, change de cheval, brûle les étapes et... passe. Bref séjour à Salamanque et le voici qui revient à la même allure. Paris, Neuilly : le port, l'oasis, la joie qui l'attendent! Vingt jours ont passé depuis la cruelle séparation. Canouville, en familier du château, se hâte vers sa Pauline chérie, traverse les salons, parvient enfin au lieu des délices et s'arrête, interdit et muet, car il dérange le plus doux et intime entretien de Paulette avec un autre hussard, « dadais de Berthier » : Septeuil; deux camarades, deux amis pour qui la même femme a des bontés.

Nul ne sait ce que dirent Canouville et Paulette. Le vrai, c'est que Berthier, dès le lendemain, réexpédie son « dadais » en Espagne. Cette fois, le hussard ne se presse pas. Il est sûr d'arriver assez tôt, moins certain de revenir aussi vite. Il se trouvait à Châtellerault lorsqu'il y fut rejoint par Septeuil envoyé, lui aussi, en Espagne. Les deux amis eurent le bon esprit de rire de leur mésaventure, et de se préparer à guerroyer côte à côte.

Quant à Pauline, elle est dans tout l'éclat de sa beauté qui s'affirme et s'épanouit chaque année davantage. Nymphe de caprice et d'amour, elle éclipse toutes les jolies femmes gravitant autour d'elle dans le château de Neuilly. Elle rayonne dans sa parure de corail et diamants, le cou ceint du collier de trente-quatre brillants, le buste, splendide, voluptueusement souligné par la ceinture d'émeraude et de diamants. Pauline s'amuse et, en adorable païenne grecque, gaie et rieuse, elle fait valoir son corps que dessine sa tunique légère. C'est Pauline qui organise, au château de Neuilly, la réception du mariage de l'Empereur et de Marie-Louise; il lui en coûte cent mille francs croyant en dépenser trente mille.

Or, là-bas, sur la terre brûlée d'Espagne, Canouville est devenu chef d'escadron. Septeuil gagne ses galons de lieutenant, mais perd sa cuisse gauche. Il rentre, réformé, épouse sa jolie amie, Mme du Barral, oublieuse de sa brève trahison avec Pauline, et s'en remet à son oncle le marquis d'Orvillers, pour obtenir une compensation à l'arrêt brutal de sa carrière.

Dans le courant de 1811, Canouville revient en France avec les troupes prélevées d'Espa-

gne en renfort de la Grande Armée. Il est, naturellement, à Paris, et Paulette renoue avec lui les liens que de fâcheuses circonstances sans gravité exagérée ont seulement distendus. Leur goût de l'un pour l'autre n'a point diminué, si l'absence ne l'a point avivé. Les heures délicieuses de Neuilly se répètent, mais avec beaucoup plus de discrétion, même de mystère, dans l'hôtel Charost, résidence de Pauline au faubourg Saint-Honoré (depuis, ambassade d'Angleterre). Le portier Lagrange a des ordres sévères pour jouer le rôle de cerbère dont il s'acquitte rigoureusement.

***

Soudain, le 24 novembre 1811, un ordre arrive. L'Empereur sait ce qui se passe chez Pauline. Le chef d'escadron de Canouville doit rejoindre, à Wesel, le 2ᵉ chasseurs. Il partira le jour même avant neuf heures du matin et n'est plus de l'état-major de Berthier. Il ne devra pas revenir à Paris même sur l'ordre du ministre si cet ordre n'est pas signé du major général. Adieux déchirants.

Désespérée, Pauline se rend à Aix pour y prendre les eaux où elle s'ennuie. Elle déteste sa demeure : la maison Chevaley, malgré tant de visites qu'elle y reçoit. Une seule l'intéresse, celle de Talma, retour de Chambéry, et que tente cette bonne fortune de consoler la princesse que ne laissent point indifférente le teint mat, la belle chevelure et la réputation galante du tragédien à qui ne pèsent point ses quarante-huit ans. Cela dure six semaines, qui prennent fin le 13 septembre 1812, six semaines que Paulette oublie vite, mais que lui rappellent les lettres enflammées de son éphémère amant, et dont le major Duchaud s'évertue à lui faire perdre le souvenir.

13 septembre 1812! Il y a six jours que le beau Canouville est mort.

Il a été tué à la bataille de la Moskowa vers trois heures de l'après-midi. A la droite de Ney, vers Semenoffskoïé, les cavaliers de Nansouty, dont était le 2ᵉ chasseurs, recevaient les boulets russes tirés de la grande redoute. C'est l'un de ces boulets qui décapita Canouville. Etendu à terre, on trouva sur lui le portrait fort ressemblant de la princesse Borghèse, serti de rubis et d'émeraudes. On le remit au roi de Naples, Murat, qui l'envoya discrètement à sa belle-sœur. Ce jour-là, 7 septembre 1812, il y avait peu de jours qu'avait vu Canouville le courrier venu prendre de ses nouvelles de la part de Paulette, à qui ne suffisaient pas les lettres du chef d'escadron.

Le portrait parvint-il à Pauline après qu'elle connut la mort de son amant dont la nouvelle lui arriva le 27 septembre? On en peut douter, car une version reprise par Frédéric Masson, affirme qu'elle tomba anéantie lorsque M. de Salluces, écuyer de l'Empereur, arriva porteur du fatal message.

En tout cas, à cet instant, Pauline s'affaire pour son départ à Hyères, avec Duchaud. C'est là que, malade, elle se reprit à songer à Canouville, et se fit tresser une bague des cheveux du cher disparu. Sur sa demande, Ernest de Canouville, maréchal du palais, frère de Jules, lui envoya des reliques de celui qu'elle avait tant aimé et si imprudemment gâté. Le soldat eut une belle fin : celle que devaient souhaiter son cœur et sa bravoure avec, sur sa poitrine, l'image de celle qui lui avait donné le plus doux des rêves.

Au début de 1813, Duchaud reçut l'ordre de rejoindre son corps. C'est le début pour la divine Paulette, des souffrances morales en ces jours qui annoncent l'effondrement de l'Empire. Elle y apparut à tous, et surtout à son frère Napoléon, admirable de dévouement à l'île d'Elbe, plus tard, et jusqu'à la mort de l'Empereur.

Et puis, le 9 juin 1825, quand elle eut quarante-cinq ans, elle mourut, ayant près d'elle son mari. On l'inhuma dans le caveau de la chapelle Borghèse, à Sainte-Marie Majeure, parmi les corps des nombreux prélats et personnages de la famille du prince. Son cercueil portait à la fois l'écusson des Borghèse et celui des Bonaparte. Il y a quelques années, des travaux furent exécutés dans le caveau funéraire et l'on constata le mauvais état de la bière où dormait Pauline. A la lueur d'une lampe, le couvercle fendu permit d'apercevoir son visage. Bien qu'aminci, il avait conservé sa beauté.

Armand LE CORBEILLER.


MALADIE VEINEUSE
ET SES COMPLICATIONS
VEINOTROPE
RÉGULARISE LE TROUBLE SYMPATHICO-ENDOCRINIEN
3
FORMULES
COMPRIMÉS (masc. fém.) POUDRE



Le Jeu des Fleurs

par le Dr Emile ROUDIÉ

EN manière d'avant-propos. Un jour, dans une roseraie, je vis un vieux jardinier heurter, par mégarde, une rose... « Oh! pardon! » dit-il en s'excusant.

La rose, qui avait été froissée, se redressa avec dignité, on eût cru voir une grande dame, qui pardonnait le geste maladroit d'un galant homme.

En effet, n'avons-nous pas dans notre conscience, l'idée encore confuse, qu'une Fleur est, tout de même, autre chose « qu'une partie de végétal aux couleurs éclatantes »?

Tous ceux qui aiment les fleurs se plaisent à imaginer des « êtres » qu'elles évoquent dans leur esprit; ils en arrivent à croire à une sorte de métempsychose, à la migration d'une âme humaine dans le corps d'une fleur...

Voilà le jeu auquel je me suis livré et auquel vous pourrez vous amuser en cultivant votre jardin comme Candide.



LES PRIMEVÈRES



LES primevères sont de petites paysannes, aux joues vivement colorées, qui sont habituées à l'air vif, et qui, dès les premiers jours de mars, viennent en famille, nous offrir de la joie.

Elles portent des robes claires, taillées simplement dans une étoffe solide. Les unes sont roses, d'autres sont rouges, d'autres jaunes, et, tout cela est frais, simple et joyeux.

Toutes ces petites curieuses se dressent hors de leur feuillage rustique et semblent tendre le cou pour voir ce qui se passe autour d'elles.

Les primevères n'évoquent-elles pas à notre esprit de gentilles petites filles de la campagne, qui ont mis joyeusement leur « robe du dimanche » pour fêter le printemps?...

LE PERCE-NEIGE

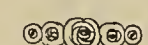


'EST la fleur qui aime les sports d'hiver et qui fait du ski. Est-ce un skieur? Est-ce une skieuse? Avec ces costumes de sport, on ne sait jamais!

La neige couvre encore le sol et l'on voit l'intrépide perce-neige qui dresse ses deux feuilles, comme une paire de skis, puis, le bonnet blanc sur la tête, semble prêt à bondir.

Lorsque brise légère l'agite, il se courbe comme le skieur qui prend son élan, mais nous avons découvert qu'il était solidementfixé en terre, et, c'est pour cela que ce sportif ne fait jamais de chute.

Le perce-neige? Un skieur... ou une skieuse gracile, qui pose devant l'objectif pour un catalogue de sports d'hiver.



LA TULIPE



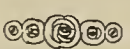
UTOUR de la tige droite, les feuilles vêtues d'une simple tunique verte, se courbent en signe de respect; elles semblent être les vestales chargées de veiller sur la Flamme sacrée.

Les tulipes aiment à se parer des couleurs les plus éclatantes, elles ne veulent jamais se vouer au bleu.

Quand elles sont groupées dans les plates-bandes, ces « fleurs-flamme » paraissent éclairer la terre brune.

En avril, la Nature fête le printemps; c'est alors qu'elle fait fleurir les tulipes; elle les fait jaillir comme des torches, pour illuminer la terre en signe de joie.

Mais pourquoi les tulipes nous font-elles songer à de petites Hollandaises, qui viendraient passer leurs vacances chez nous?



L'IRIS



NE jeune veuve, qui porte le demi-deuil, avec une artistocratique élégance. Cette fleur svelte, à l'aspect héraldique, se dresse sur sa tige droite, puis, avec grâce, déplisse lentement ses coiffes de satin, violet, gris ou blanc.

Autour d'elle, ses feuilles, formant un large éventail, semblent être ses suivantes, qui l'entourent avec une respectueuse admiration.

Regardez cette fleur qui s'épanouit au sommet de la tige, d'un air austère et majestueux, presque royal... N'est-ce pas, Mme de Maintenon, veuve de Scarron et épouse morganatique du « Roi Soleil »?

Et les fleurs d'iris en bouton, qui n'ont pas encore déplissé leurs coiffes, ne font-elles pas songer à ses élèves : les Demoiselles de Saint-Cyr?

LA GIROFLÉE

ES giroflées, ce sont de vieilles demoiselles de province qui portent des robes de velours et laissent derrière elles un parfum discret et délicat.

Elles vont par groupes, se tenant par la taille, mais elles gardent un maintien très digne comme des dames de bonne compagnie.

Leurs robes sont taillées avec simplicité dans un riche velours de couleur grenat ou vieux rouge. Elles dédaignent les fanfreluches et se contentent d'égayer leurs toilettes austères avec un menu bijou d'or.

Les giroflées nous font rêver aux vieilles dames de chez nous, à qui l'âge a donné un doux air de bonté et n'a pas enlevé leur jeune sourire.



LA PAQUERETTE

N éclat de rire dans le gazon.

... Des fillettes qui s'asseoient par groupes, dans l'herbe. Elles sont assises, « à la bonne-franquette », dans ce « vert » officiel et académique qui prend aussitôt un air de gaieté.

Si on ne craignait d'être irrespectueux, on dirait qu'elles évoquent l'image de petites blanchisseuses qui folâtrent avec des académiciens.

En effet, elles portent des collerettes si finement tuyautées, qu'elles semblent les avoir repassées, elles-mêmes, à l'instant, pour être plus gentilles; et, elles sont gaies, jeunes, candides, avec des regards ingénus. Leurs collerettes ne sont jamais froissées...

Quelques pâquerettes, pourtant, rosissent, comme si elles avaient entendu, dans l'herbe, des propos amoureux ou des baisers galants...

Fillettes au cœur simple de nos campagnes, vos petites âmes champêtres revivent, pour notre joie, dans les pâquerettes de nos gazons.



L'ANÉMONE

NE coupe à champagne, colorée, pour fête rustique. Elle semble posée dans le jardin, pour recueillir la pluie du ciel ou la rosée du matin.

La Nature, qui a dessiné des côtes au melon pour qu'il soit mangé en famille, a voulu colorer chaque coupe d'un ton vif : rouge, violet, rose, mauve... et, ainsi, chaque convive peut reconnaître son verre; les coloris sont si éclatants que le plus étourdi des papillons ne pourrait se tromper... au moins de bonne foi!

L'anémone veut bien être rouge, rose ou violette, mais elle ne veut pas être jaune: elle ne veut pas ressembler à un calice, elle se contente d'être une gracieuse coupe. Elle porte une jupe bouffante en dentelle verte, et, à son cou gracile, une simple collerette assortie à la jupe.

Les anémones ne semblent-elles pas être de gentilles serveuses à cotillon court, offrant des verres de couleur dans les fêtes galantes du jardin?

LE CŒUR DE MARIE

ROCHETTE de petits cœurs, qui semblent s'offrir, en se balançant, au-dessus d'un gai feuillage vert.

De loin, on croyait voir de minuscules pantalons roses qu'une nymphe du jardin, cachée dans le feuillage, faisait discrètement sécher au soleil.

En s'approchant, on voit que ce sont des cœurs, de petits cœurs fermés comme des reliquaires, accrochés en barrette à une tige souple.

Cette brochette de cœurs ingénus, qui veulent garder hermétiquement leur secret..., ces petits pantalons roses et fermés, qui sèchent au soleil... évoquent dans notre esprit, l'image charmante de gentilles paysannes, qui, jouant les soubrettes à la ville, veulent rester fidèles à leurs promis du village.



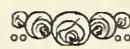
LE MUGUET

N gentil cornet de feuilles vertes, qui enveloppe une tige ornée de clochettes blanches; on dirait un petit bouquet arrangé par un enfant... C'est le jeune Printemps qui veut fêter la Nature, et il agite gaiement les clochettes blanches!... mais on n'entend aucun son... les fleurs n'ont pas de voix, ou peut-être ne savons-nous pas les entendre.

Si les fleurs parlaient, il nous semble qu'elles ne pourraient parler qu'en vers et c'est pour cela qu'elles parlent « en parfum ».

Lorsque groupés dans les sous-bois, les muguets causent ensemble, on reconnaît de loin leurs murmures de senteurs printanières.

Il me représente le jeune Printemps qui agite gaiement ses clochettes blanches pour sonner l'heure de l'amour à la Nature.



LA ROSE

A Rose, c'est la « Femme ».

Elle est coquette à ce point, qu'elle veut montrer, en même temps, son éclatante beauté et les épines qui la défendent.

Les amoureux candides qui se piquent au jeu, se piquent aux doigts avant de la cueillir; des malins, qui y mettent moins d'impatience, ne se piquent qu'après l'avoir cueillie... ainsi son orgueil est toujours satisfait, car elle veut qu'on la mérite.

La Rose, c'est la femme amoureuse, qui revit dans une fleur, parfumée, pour séduire, et parée, pour charmer. Elle se hérisse d'épines pour mieux se faire désirer... et se penche pour se laisser cueillir.

Emile ROUDIÉ.





Fantaisie

Dans un autre métier je vends de la Sagesse;
Poète échevelé, la Folie est mon lot;
J'en sème un peu partout : chaque vers, chaque mot,
Qui m'échappe est chargé d'un peu de ma richesse.

Si vous saviez comme il est doux de divaguer,
De suivre sa pensée ainsi qu'une fumée
Sinueuse et dissoute aussitôt que formée,
Flocons légers qu'on peut à peine distinguer...

C'est déjà trop d'écrire en rêvant à ces choses :
Tout le charme est rompu dès qu'on cesse un instant
De contempler la danse au rythme palpitant
Comme un vol d'oiseaux bleus ou de papillons roses...

Lorsqu'après ce beau rêve il me faut retourner
Etourdi sur la terre, il reste une parcelle
De fantaisie enclose au fond de ma cervelle,
Et quand j'écris des vers, c'est pour vous la donner!

Jean DEGRAIS.

Au bord de la mer

A Madame L. T.

La mer s'enfuit toujours vers le même horizon
Qui repousse toujours ses vagues vers la plage
Vers la plage où toujours selon le même usage
Revient la même foule à la même saison.

Toujours le même ciel et le même nuage,
Toujours la même plainte et la même chanson,
Toujours la même fille et le même garçon,
Toujours le même écueil et le même naufrage.

Vous, Ninon, dont les yeux sont comme un paysage
De mer et de ciel bleu, d'espoir et d'abandon,
Garderez-vous toujours votre même visage?

Toujours la même voix qu'anime un doux frisson,
Toujours le même cœur sous de nouveaux corsages,
Et sur vos fins cheveux toujours le même blond.

Dr X...



Ets Busson, impr., Paris (C.O.L. 31-1134)
11-45 - Dépôt légal 1945-4e - N° 228

Le Gérant : Edgar MALFÈRE
R. C. Seine N° 237.010 B

LABORATOIRES LOBICA

LACTOBYL — TAXOL

LACTOBYL — Toutes modalités de la Constipation

TAXOL — Rééducateur de l'intestin

NOMS DES PRODUITS	COMPOSITION	INDICATIONS THÉRAPEUTIQUES	FORMES	MODE D'EMPLOI - DOSES
AZOTYL	Extrait biliaire Cholestérine Goménol - Camphre Menthol	Etats de dénutrition et de carence Anémies Infections Broncho-pulmonaires	*a)* Ampoules *b)* Pilules glutinisées	*a)* Injections sous-cutanées ou intra-musculaires, tous les jours ou tous les 2 jours et suivant prescription médicale. *b)* 6 pilules par jour aux repas et dans l'intervalle des piqûres.
BEATOL	Diethylmalonylurée Extrait de Jusquiame Extrait de Valériane	Hypnotique Sédatif nerveux	*a)* Ampoules *b)* Liquide *c)* Comprimés	*a)* Injections sous-cutanées ou intra-musculaires, suivant prescription médicale. *b)* 1 à 4 cuillerées à café. *c)* 2 à 4 par jour.
CARDITONE	Extrait de Strophantus Sulfate de Spartéine Extrait de Muguet	Cardiopathies valvulaires Myocardites Péricardites Insuffisance cardiaque	Comprimés	2 à 5 comprimés par jour et suivant prescription médicale.
LACTOCHOL	Ferments lactiques desséchés Extrait biliaire dépigmenté et décoloré	Infections intestinales Entérite (adulte et nourrisson) Insuffisance biliaire	*a)* Comprimés *b)* Granulé	*a)* Par jour - 4 à 12 comprimés (adultes) - 2 à 6 (enfants) - 1/2 comprimé matin et soir (nourrissons). *b)* Par jour - 4 à 12 cuillerées à café (adultes) - 2 à 6 (enfants) - 1/2 cuillerée à café matin et soir (nourrissons).
SÉRÉNOL	Peptones liquides polyvalentes - Phényl-Ethyl Malonylurée Héxaméthylène-tétramine - Extraits de passiflore, d'anémone, de boldo - Teinture de cratœgus et de belladone	Déséquilibre neuro-végétatif Etats anxieux Emotivité - Insomnies Palpitations Dyspepsies nerveuses.	*a)* Liquide *b)* Comprimés c) Suppositoires	*a)* 1 à 3 cuillerées à café dans les 24 heures. *b)* 2 à 5 comprimés dans les 24 heures. *c)* 1 à 3 suppositoires dans les 24 heures.
URALYSOL	Acide Thyminique Héxamétylènetétramine Lysidine - Anhydro-Méthylène citrate d'hexaméthylène-tétramine - Carbonate de lithine	Rhumatismes - Goutte Coliques hépatiques et néphrétiques Infections urinaires	Granulé	1 cuillerée à café matin et soir et suivant prescription médicale.
VEINOTROPE M. masculin (comprimés roses) F. féminin (Comprimés violets)	Parathyroïde - Ovaire (ou Orchitine) - Surrénale Pancréas - Hypophyse Marron d'Inde Hamamelis virginica Noix vomique	Maladie veineuse et ses complications Puberté - Age critique	Comprimés	2 comprimés le matin au lever et 2 comprimés le soir au coucher. 3 semaines de traitement, 1 semaine de repos. *Formule F :* Interrompre pendant la période menstruelle.
VEINOTROPE (poudre)	Extrait embryonnaire Protéoses hypotensives du Pancréas Calomel - Talc stérile	Ulcères simples ou variqueux et plaies en général	Poudre	Poudrer après lavage au sérum physiologique et recouvrir de gaze stérile.

Etabl. Busson, impr., 117, r. des Poissonniers, Paris (France).